

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

**Le rugby à Toulouse
le football à Paris
et Paris-Tours**



PARIS-TOURS (de notre envoyé spécial). — Jaminet a dû lâcher Rossi et Disseaux qui se précipitent vers l'arrivée. On voit sur ce document Rossi et Disseaux peu avant Saint-Avertin d'où Rossi s'échappera irrésistiblement pour gagner la course en un temps record.

(Voir notre reportage pages 6, 7, 8, 9.)

"Match" vous parle

GRANDE journée sportive. Toulouse, la Cité Rose, a été choisie par la Fédération de Rugby et la Ligue de Rugby à 13 comme cadre aux finales des championnats, organisés par ces deux Fédérations.

On peut constater que c'est de bonne guerre. On sait que la Fédération de rugby ne peut pas sentir le rugby à 13. Mais on avouera tout de même que s'il y avait, en France, une direction du sport, de pareils événements ne se produiraient pas. Il est tout à fait ridicule d'offrir, le même jour et au même public, à des endroits différents, deux matches de l'importance de Biarritz-Perpignan en 15 et de Villeneuve-Roanne en 13.

Nous avions pensé que l'Office National des Sports aurait pu, en temps utile, élever la voix et se faire obéir. Mais on sait que ce groupement s'est toujours contenté de constituer une académie du sport sans aucune ambition à la dictature. Faute de l'Office national des Sports, on aurait pu penser que le ministère des Sports eût pu jouer, à l'occasion, un rôle d'arbitrage et d'administration générale. Mais les remous de la politique sont nombreux et si variés qu'à l'heure actuelle il n'y a plus de ministère de sports. M. Jean Zay a bien voulu réunir, l'autre jour, la presse sportive et l'assurer de toute l'affection et l'intérêt qu'il portait aux sports. Mais je doute que le ministre de l'Éducation nationale ait le temps, au cours de ses multiples occupations, de s'intéresser de près, je dirais même utilement, aux sports.

On vous parle, d'autre part, de la récente réunion de boxe, qui a obtenu un certain succès, mérité d'ailleurs. Le prochain adversaire du jeune Marcel Cerdan vient d'être désigné : c'est Gustave Humery, qui fit justement une exhibition très brillante devant le Tchèque Eddy Rabak, victime désignée du punch dangereux de « Tatave ».

Eh bien ! j'estime qu'on va un peu vite. On a le tort, dans l'unique pensée de faire recette, de compromettre trop tôt les chances d'un champion qui vient. Il se peut très bien que Cerdan batte finalement Humery ; mais il se peut très bien aussi qu'une droite d'Humery couche à terre le jeune Cerdan. En bref, c'est un adversaire bien dangereux qu'on a choisi pour un jeune champion qui vient de s'affirmer, mais qui n'a pas besoin de brûler toutes les étapes. Rappelons-nous tous ces jeunes champions qu'on a sortis trop vite et qui, au bout d'une année de combats, n'étaient plus bons qu'à jouer les utilités ou à abandonner complètement la boxe.

Nous avons eu le plaisir, lundi dernier, à Radio-Cité, d'interroger, pour le quart d'heure de « Match », Mlle Edmée Jarland, la jeune et charmante aviatrice, Charles Péliissier, le brillant champion cycliste et Marcel Cerdan, jeune pugiliste en renom. Emission des plus intéressantes, au cours de laquelle Charles Péliissier nous parla avec tellement de cœur et de simplicité que nous eûmes l'idée de lui demander l'article que vous lirez justement dans ce numéro.

Mlle Jarland dit sa foi pour l'aviation et forma des vœux pour que le plus grand nombre possible de femmes s'intéressent, d'une façon active, à l'aviation sanitaire. Marcel Cerdan parla avec modestie et se laissa relayer par son distingué manager auquel le docteur Ph. Encausse posa quelques « colles » sur l'entraînement du champion, « colles » dont le manager se tira fort bien.

De nombreux lecteurs, très intéressés par ces émissions, nous demandent de les annoncer. Ces émissions sont naturellement improvisées, d'après l'actualité. Nous ne pouvons donner à nos lecteurs que le conseil de les suivre fidèlement. Ils sont assurés d'avoir, chaque lundi, de midi à midi quinze, sur l'antenne de Radio-Cité, des commentaires sur l'actualité sportive, avec la présence des plus grandes vedettes du sport.

RENE LEHMANN.

match va bientôt commencer la publication d'un récit inédit, passionnant comme un roman d'aventures, et toujours animé de la plus franche, de la plus sportive gaieté :

CINQ HOMMES SUR UN VOILIER

par PIERRE LORME

C'est la description, combien imagée, d'un voyage à la voile entrepris par cinq sportifs au cours de leurs vacances et qui les conduisit de Marseille aux rives de Corse et d'Italie.

Du vol à voile à l'aviation sanitaire

Le vol à voile est à l'ordre du jour. Ce sport merveilleux, qui fut pendant assez longtemps considéré comme le parent pauvre de l'aviation — sauf en Allemagne et, plus tard, en U.R.S.S. — est aujourd'hui réhabilité dans tous les pays.

Tout à tour, Eric Messier et Marcel Doret ont dit dans *Match* pourquoi il est utile, pourquoi il est excellent et pourquoi c'est un véritable devoir pour nous tous que de lui faire la plus grande propagande auprès du public qui pourrait, grâce à lui, acquérir à peu de frais le sens de l'air, la science du pilotage et de grosses connaissances en aérologie.

Ce que nous n'avons pas encore dit ici, c'est toute l'aventure et tout l'imprévu qui s'attachent à ce sport dont les adeptes découvrent chaque jour ce que, de leur propre aveu, ils n'auraient jamais rencontré dans la pratique du vol mécanique.

La place nous manque ici pour énumérer les mille et un avantages du vol à voile et du vol sans moteur.

Contentons-nous de constater que les planeuristes français font en ce moment de la bonne besogne et que plusieurs records français sont actuellement à l'homologation. (Eric Messier, record de distance 400 kilomètres. Edmée Jarland, records féminins de distance : 86 kilomètres et d'altitude : 1.400 mètres). Et le premier brevet D féminin français — brevet supérieur de vol à voile — vient d'être obtenu (Edmée Jarland).

★

Crépitemment de machines à écrire, sonneries de téléphone, défilé ininterrompu d'employés, d'élèves, de visiteurs. C'est le bureau du chef de propagande à la Ligue Aéronautique de France.

Sans doute un vieux monsieur fort occupé, le chef de la propagande.

Entrons dans le bureau. Le vieux monsieur est une jeune femme, très jolie et charmante. Elle s'appelle Mme Jarland.

Mais oui, c'est la même.

Elle a réussi à obtenir le diplôme international de l'I.S.T.U.S. et à établir trois records féminins de vol à voile, dont deux dans la même journée, en ne consacrant que bien peu de temps à son entraînement personnel : les semaines de vacances et les dimanches... et encore, pas tous les dimanches.

Le reste du temps, elle travaille avec beaucoup d'activité et d'intelligence pour la cause

de l'aéronautique, mais d'une tout autre façon. Elle est une des plus ardentes propagandistes du corps des infirmières de l'air, en France, et des infirmières parachutistes et secouristes de l'air. Jugeant que l'aviation sanitaire est la véritable place de la femme dans l'aviation, elle se dévoue inlassablement dans le but de répandre cette idée généreuse.

Comment je suis devenue championne de vol à voile ? C'est très simple : j'ai eu l'occasion d'être la passagère de grands pilotes, notamment d'Hélène Boucher. J'ai été charmée par ces excursions aériennes. Mais je n'aime pas beaucoup tenir le rôle de « colis ». Aussi, j'ai voulu apprendre à piloter moi-même. Mais, comme l'immense majorité des candidates pilotes, je n'avais pas assez d'argent pour songer au vol mécanique. Alors, je me suis présentée sur un terrain de vol à voile où j'ai été une des premières femmes.

Il y avait, en décembre 1933, exactement cinq femmes en France brevetées pilotes d'avion sans moteur. Mmes de Abelenda, 11 juillet 1931; Janin et Girod, même date; Christiane Sertin, 5 avril 1933 et Edmée Jacob, 6 décembre 1933.

C'est Mlle Jacob qui est devenue Mme Jarland :

J'ai immédiatement été séduite par la bonne humeur et la bonne camaraderie qui régnaient sur le terrain. J'y suis retournée avec enthousiasme. J'ai continué, et c'est ainsi, de fil en aiguille, que je suis devenue championne sans presque m'en apercevoir.

Il y a autre chose que les records qui vous tient particulièrement à cœur : c'est l'aviation sanitaire.

Ca, oui ! Je vois là l'utilisation des aviatrices en temps de guerre. Je ne vois pas du tout une femme bombardier ou chasseur. Aviatrice sanitaire, voilà son vrai rôle et ce rôle dépasse les cadres de ce domaine car, chaque fois qu'une femme prendra place dans une escadrille sanitaire, un homme sera libre pour prendre place dans une escadrille de chasse ou de bombardement.

Là, l'opinion d'Edmée Jarland se rencontre avec celle de Marie Marvingt, pilote « Vieille Tigre », première aviatrice infirmière de l'air, vice-présidente des Amis de l'Aviation sanitaire et présidente fondatrice de l'Aviation sanitaire civile au Maroc.

Marie Marvingt a bien voulu nous adresser pour *Match* quelques lignes sur l'aviation sanitaire et le vol à voile et nous ne saurions trouver de meilleure conclusion que la sienne :

A celles qui ont réellement la vocation aéronautique, je conseille de faire du vol à voile, excellente école de préparation, peu coûteuse et d'accès beaucoup plus facile que le vol mécanique.

Pionnière des ailes qui sauvent, à celles

Jeudi, finale du championnat scolaire de football

C'EST le jeudi 12 mai, au stade Jean-Bouin, sous le patronage de *Match*, que se joueront les finales des Championnats de France scolaire et universitaire. Dès 13 h. 30, on verra aux prises les collégiens de Morlaix et les lycéens de Moulins. Jeudi dernier, Moulins, en demi-finale, éliminait le lycée St-Charles de Marseille, par 2 à 0. Ce fut une surprise. L'an dernier, à Lyon, Marseille avait surclassé le même adversaire dans la deuxième mi-temps, et avait nettement battu Morlaix en finale, avec une équipe alerte et homogène. Mais voilà : les deux meilleurs joueurs n'y sont plus qui lui donnaient plus que d'autres son allant et sa tactique. L'équipe reste bonne, mais est retombée dans cette allure « scolaire », je veux dire d'une équipe un peu trop instinctive et vite désemparée. Le lycée de Moulins a, par contre, progressé. Je ne l'ai pas vu jouer et ne saurais le juger. Je me souviens seulement d'une époque assez lointaine où j'y étais professeur. Le rugby régnait dans la ville. J'avais organisé une équipe (civile) dont les premiers succès attirèrent le public. Les élèves y virent même avec quelque étonnement leur professeur y commander l'équipe formée de plusieurs ligues, dans un match de propagande. En ce temps-là, l'équipe scolaire, si j'ai bonne mémoire, était bien falote, même en rugby. On sommeillait, à Moulins...

Depuis deux ans, c'est un bel éveil.

Mais battront-ils Morlaix ? J'en doute. Ceux-ci, je les ai vus jouer à Paris : une équipe homogène, rapide, courageuse, supérieure manifestement à celle de l'an passé. Des joueurs d'excellente qualité, comme l'inter droit et l'extrême droit. Un bon gardien de buts. Mais surtout, un beau moral. Ce m'est un devoir, quel que soit le résultat de la finale, de remarquer



Edmée Jarland.

que le ciel attire, je signale le beau rôle, si utile, de voler au secours des blessés, d'évacuer des malades dans nos colonies. Notre Croix-rouge a enfin admis l'aviatrice sanitaire et l'infirmière de l'air que j'ai conçues dès 1910 en même temps que l'avion transformable. L'infirmière de l'air sera aussi appelée à remplir un rôle auprès des malades à qui l'on fera faire des cures aériennes comme certains médecins commencent à le préconiser pour des cas de coqueluches, par exemple.

Un domaine aérien qui doit devenir par excellence celui des aviatrices de tous pays, aussi bien en temps de paix, d'épidémies ou de guerre, est bien celui de l'aviation sanitaire.

Le 8 juillet 1937, à l'instigation de la baronne de Vandœuvre, nous avons eu à Orly une superbe journée des ailes qui sauvent. Une escadrille féminine, dont toutes les pilotes comptaient des centaines d'heures de vol, a fait, avec les concours des trois sociétés de Croix-rouge, des démonstrations tout à fait probantes.

ALEXANDRA PECKER.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

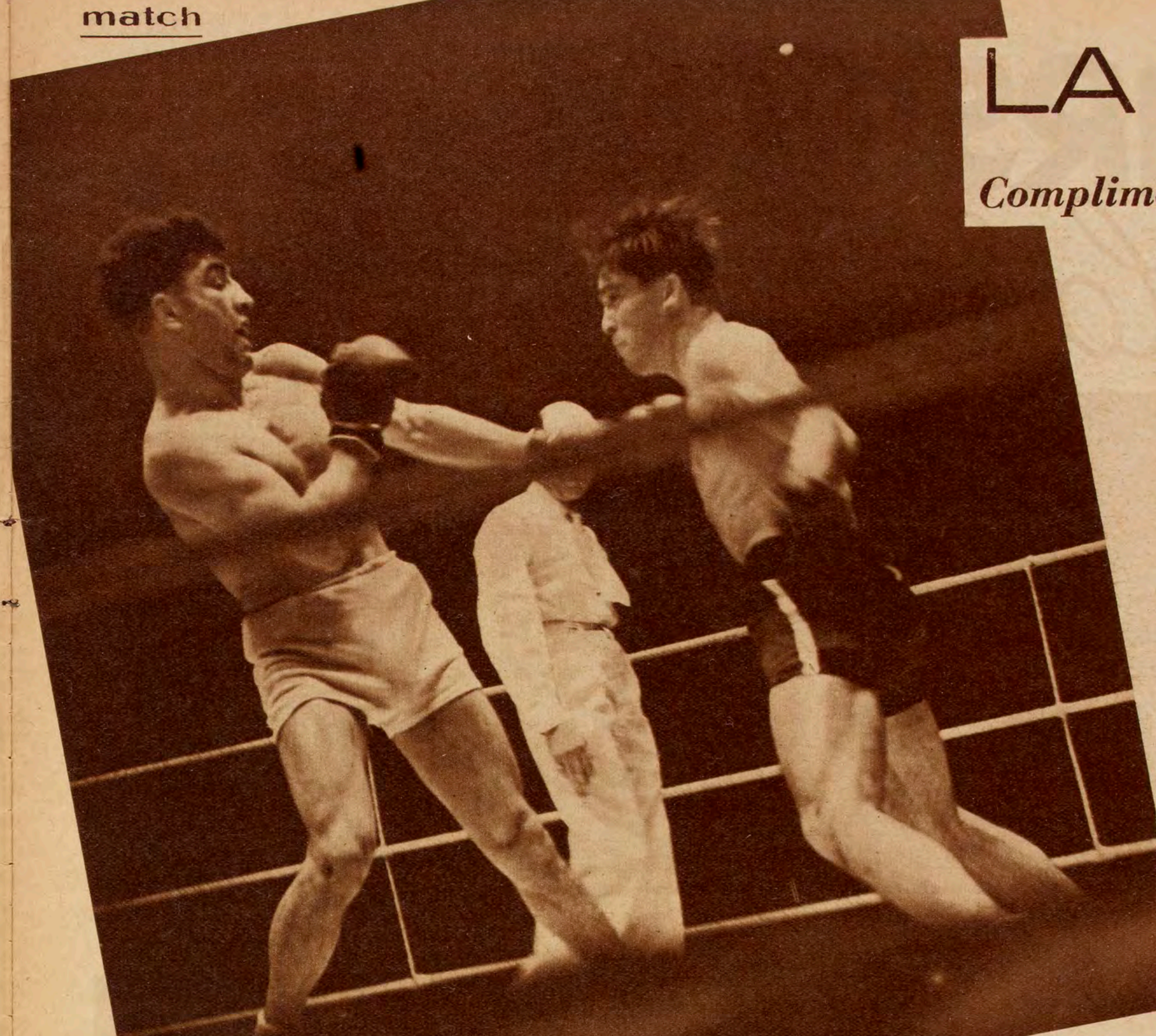
	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

LA BOXE

Compliments et... critiques à Cerdan



Regardez ce document d'une rare intensité dramatique. A gauche, Cleto Locatelli, ramassé, tendu, le visage boursofflé, va contenir un des nombreux assauts du jeune Cerdan, rageur, ardent, vif, infatigable. C'est la confrontation perpétuelle du jeune et de l'ancien. Le jeune a la fougue... et l'expérience, l'ancien a le contrôle des réflexes et, en l'occurrence, un art de l'esquive tout à fait admirable.

Vingt ans, autant de victoires que de combats, titulaire du prix Théodore-Vienne — ce qui l'apparente aux plus grands champions du ring français — sacré désormais grande vedette... un concert de louanges s'élève vers Cerdan, des bancs de la presse au plus anonyme siège des populaires. Ouais! Eh bien, je ne mêlerai pas ma voix — au risque de passer pour un de ces petits « cracheurs », comme écrit Louis-Ferdinand Céline — non, je ne prêterai pas ma voix à ce chœur de gloire! Il y a des moments dans la vie où l'on a davantage besoin d'une bonne fessée que d'une tartine de confiture, bien que la confiture soit infiniment plus agréable... Non, il n'est pas question de mettre Cerdan en travers de ses genoux et de se munir d'une bonne vieille « charentaise ». D'abord, parce que le jeune Marocain ne le mérite pas, et puis, parce que la largeur de ses épaules le met à l'abri d'une agression de ce genre. Mais, entre les dithyrambes et la saine critique, il y a l'espace de quelques vérités qui ne m'ont jamais paru si bonnes à dire.

D'accord, Cerdan a battu Edy Rabak et vient d'être proclamé vainqueur de Cleto Locatelli. Ce sont là de belles victoires. Mais ce qui importe surtout dans une victoire, c'est la façon dont elle est remportée. Or, je ne trouve rien d'extraordinairement satisfaisant dans le style de Marcel Cerdan. Eh quoi! voilà un gosse de vingt ans, en pleine ascension, par conséquent, en pleine transformation, un gosse qui devrait faire des progrès tous les jours; or, voulez-vous me dire si vous trouvez une différence quelconque entre le Cerdan qui vient de battre Locatelli et celui qui faisait ses débuts à la salle Wagram au commencement de cette saison? Moi, j'ai beau chercher, je n'en vois aucune! Et c'est bien là ce qui me chagrine dans le cas du jeune Casabianca. Quand on ne fait pas de progrès à chaque combat, et qu'on a l'âge de Cerdan, il est à craindre que cela ne signifie qu'on n'en fera jamais.

Pour le moment, Marcel Cerdan est un jeune gars costaud, aux flancs de lévrier et aux épaules de démenageur, qui met en usage dans le ring une méthode de combat qui n'offre pas de différence appréciable avec celle que nous mettions en pratique dans le faubourg de mon enfance. Cela réussit à notre héros nord-africain parce qu'il est jeune, et que le ring ne lui a offert jusqu'alors que des occasions de vaincre, mais que fera-t-il lorsqu'il se trouvera en difficulté? Dans le péril, la force n'est plus d'aucune utilité; à ce moment, il faut du sang-froid, des réflexes ra-

pides et de l'habileté. Je cherche vainement toutes ces qualités dans l'arsenal de Marcel Cerdan. Peut-être croit-il qu'il lui suffira toujours de regarder l'arbitre avec l'air implorant d'un gosse aux prises avec un problème d'apparence insoluble? Il verra cela quand il boxera en dehors de l'arène rassurante du Palais des Sports...

Ce n'est pas tout. Si dans le combat à distance, Marcel Cerdan se débrouille encore à peu près, il est d'une ignorance encyclopédique en matière de corps à corps. On l'a bien vu jeudi dernier devant Locatelli. Chaque fois que le champion italien est parvenu à imposer cette manière de combattre, Marcel Cerdan a été obligé de le regarder faire ou presque quand, par hasard, l'arbitre tardait à le sortir de cette situation embarrassante.

Ceci dit, on doit reconnaître au Marocain de solides qualités. C'est un garçon très fort, je l'ai déjà dit, il frappe, et je suis à peu près sûr qu'il encaisse correctement les coups au menton — c'est moins brillant quand on lui chatouille l'estomac! — mais j'aimerais le voir discipliner son jeu et apprendre rapidement les quelques notions rudimentaires de son art, notions sans lesquelles il risque d'atteindre bien vite son plafond. C'est qu'on ne va pas bien loin, sur le ring, quand on n'est armé que de ses qualités naturelles. Cerdan ne bat pas ses adversaires, il les bouscule. Or, il est peut-être permis maintenant de bousculer Locatelli, mais il y a d'autres poids welters de par le monde, et de moins accommodants.

Oubliant délibérément l'énorme travail que Locatelli avait fourni en corps à corps, les juges accordèrent leur préférence à notre compatriote. Parfait, je ne discuterai point leur décision, encore qu'un verdict de match nul n'eût semblé plus équitable. Mais je voudrais vous parler un peu de l'arbitrage. M. Gross, qui officiait à cette occasion, est certainement un apothicaire très distingué, qui ne confond pas l'arsenic et le sulfate de soude. Il nous a donné en son temps, il y a quelques mois, sur les bandages durs, son opinion, opinion que personne ne lui demandait, d'ailleurs. Eh bien, nous le remercions de l'aimable collaboration qu'il a apportée ainsi à la grande œuvre de la boxe en France, et nous estimons que c'est suffisant! M. Gross aurait tort de se surmener. Ainsi pour l'arbitrage, eh bien! je le verrais plutôt, M. Gross, dans le rôle du spectateur payant cent balles le fauteuil. Car, s'il est bon pharmacien, c'est certainement un des plus mauvais arbitres que nous ayons connus au cours de ces années catastrophiques. Il n'est pas le seul à la Fédération, d'ailleurs! — je ne voudrais pas que ses petits copains de réunions se paient sa tête — ils sont beaucoup dans son genre, mais ce n'est pas une raison pour manquer cette occasion de lui

deuxième round. Rabak nous rendit notre liberté. Et maintenant, il y a un combat que j'aimerais voir : Humery-Cerdan...

Oldoini commence à s'acclimater. Il nous a fait voir quelques jolies choses dans son combat avec Candel. Non pas que je sois d'accord avec la décision : ça valait un match nul, malgré la défaillance de Candel au dernier round. Mais Oldoini a enfin justifié en quelques brèves occasions sa réputation. Il nous a prouvé à plusieurs reprises qu'il pouvait se battre fort spirituellement. Pour ce qui est de Candel, on a l'impression que le roman touche à son dénouement...

C'est comme pour le brave général Phelan... Vous savez, celui qui s'est si bien payé la tête des Italiens et des congressistes de Rome... Eh bien! nos amis d'Amérique ont trouvé la blague une peu forte, et le brave général subit en ce moment une offensive que Nat Fleischer, éditeur du *Ring*, mène tambour battant. Et le brave général et brave industriel du soutien-gorge va très probablement rester sur le carreau en même temps que quelques-uns de ses petits copains de la Commission de Boxe de l'Etat de New-York, dont ils commencent à avoir leur claqué, là-bas, sur les trottoirs de la 49^e...

Sixto Escobar ne va pas très fort, lui non plus. Il vient d'inaugurer son titre reconquis par deux brillantes défaites : l'une, par « K. O. Morgan », qui devient son challenger officiel et l'autre, moins reluisante encore, par un certain Nat Lutsin dont on n'avait jamais autant entendu parler.

★

Mais le coup le plus rude, c'est Bataillé qui l'encaisse. Il est allé à Liverpool boxer Peter Kane. Non seulement il s'est fait mettre K.O. en trois rounds, casser une ou deux côtes et le nez, mais au moment de passer à la caisse... impossible de se faire payer. Il paraît que ces Messieurs du « Board » n'ont pas trouvé suffisamment édifiante la correction que Bataillé a reçue, il sera payé — peut-être après enquête.

★

Les Allemands n'ont pas fait d'enquête pour suspendre Besselmann. Le champion allemand s'était plaint à tort d'avoir reçu un coup bas dans son match avec Tenet. Brr !... Ils sont gouvernés en Allemagne. Vous voyez notre brave président en train de prendre une décision comme ça ? Ce jour-là il poussera des feuilles aux poteaux de ring...

★

Deux résultats : à Genève, Assane Diouf a battu l'ancien champion de Suisse Gerber par K. O. en huit rounds et, à Buenos-Aires, Edwards en a usé de même, mais en trois, avec Belleza, pendant que Maurice Arnoult vogue vers les Etats-Unis où il doit boxer au début de juin.

ROBERT BRE.

dire avant qu'il ne soit trop tard : « M. Gross, retournez à vos bœufs. En dépit des petites poudres blanches délicates à manier, vous y serez moins dangereux que dans un ring! »

Trois ou quatre crochets du gauche d'une puissance et d'une précision rares, et Edy Rabak s'endormit aux pieds de Gustave Humery. L'Ouragan du Nord, dont c'était la rentrée, n'a rien perdu de son efficacité, et tant que ses mains tiennent, il vaut mieux ne pas se trouver « dans l'axe »! Edy Rabak n'eut jamais l'ombre d'une chance. Il tenta bien quelques timides arrêts qui avaient à peu près la conviction des gestes de défense d'une jeune fille aux prises avec un flirt trop entreprenant, mais Humery les ignora et continua de frapper. Au début du



Cerdan (à gauche) et Locatelli n'ont-ils pas l'air de tomber, épuisés, dans les bras l'un de l'autre ? Au fait, ils commencent peut-être à accuser quelque fatigue au cours de ce corps à corps que l'arbitre surveille, tout prêt à intervenir.

A MARSEILLE

La Coupe!



Le jour de gloire est arrivé. Les deux équipes de Marseille et de Metz, finalistes de la Coupe de France, sont félicitées avant la lettre par M. Albert Lebrun, Président de la République. Sur ce document, M. Lebrun serre la main des joueurs de Marseille. On reconnaît, à gauche, M. Albert Sarraut.



A gauche, M. Lebrun félicite Bruhin, capitaine de l'O. M., vainqueur de la Coupe. A droite, Zatelli, Vasconcellos, Zernani et Aznar amorcent un tour d'honneur, la Coupe de France en main.

La pire des finales de Coupe sous le rapport de l'arbitrage. Un match heurté, inégal, souvent passionnant, dans lequel les renversements de situations sont constants. Il semble, ce match, devoir revenir aisément aux Marseillais parce que les Messins ne possèdent pas une attaque suffisamment perçante. On en est là et la fin est proche lorsque, subitement, le coup de théâtre se produit. Metz égalise. C'est le match nul. Des prolongations sont nécessaires pour qu'un vainqueur soit tout de même désigné, pour qu'on ne revienne pas dans ce stade du Parc des Princes où 33.044 personnes avaient pris place dimanche, autour du chef de l'Etat (recette: 593.000 francs, record de Coupe).

Et c'est, à six minutes de la fin, l'incident décisif. La balle vient d'être reprise à l'intérieur des buts par Fosset — reprise de la tête alors qu'Aznar, de la tête également, l'avait envoyée vers les filets messins — Kappé la happe et la dégage en ayant l'air de considérer la chose comme extrêmement naturelle. Un coup de sifflet de l'arbitre arrête le jeu. Le but est accordé dans un concert de protestations de l'assistance. Dans la tribune Tour de France, cent coussins volent sur le sol sans que le referee arrête le jeu pour faire déblayer le ground. Dans ces invraisemblables conditions la partie continue. Même lorsqu'elle aura définitivement pris fin, pendant de longues minutes encore, le stade retentira des clameurs de la foule.

Il n'est pas nécessaire que j'en dise plus pour vous faire comprendre que le personnage central de cette rencontre mémorable fut l'arbitre, M. Munsch.

C'est parce qu'il a décidé d'abandonner l'arbitrage et qu'on désirait le remercier pour sa carrière fort bien remplie que M. Munsch se vit confier la direction de Marseille-Metz.

Et tout aurait bien marché si, au bout de trente-six minutes de jeu, le referee, à la suite d'une faute bénigne de Ben Bouali, chargeant Hess, n'avait décidé qu'un penalty devait être accordé aux Messins.

Clameurs de l'assistance! Devant des protestations aussi nettes, M. Munsch hésita. Il alla consulter l'arbitre de touche le mieux placé — c'était M. Conrié — à la suite de quoi le penalty devint une balle à terre.

A partir de ce moment, toute l'autorité que doit posséder un directeur de jeu dans une partie de cette envergure disparut. Lorsque la mi-temps fut sifflée, on constata que 43 minutes 30 secondes s'étaient écoulées depuis le coup de sifflet initial.

La seconde mi-temps allait être la plus étonnante qui soit. D'abord la partie était à peine reprise depuis trois minutes qu'à la suite d'un centre venu de la droite, Kohut surgit au milieu d'un paquet de joueurs et plaça dans les filets de Kappé une balle imparable. Marseille, dès lors, commença à reprendre conscience de sa classe et, pendant un long moment, l'équipe méridionale domina.

Les minutes s'écoulaient et, en dépit de son désir de bien faire, le onze messin n'arrivait à rien de bien lorsqu'à six minutes du coup de sifflet final, après une action menée par l'ailier droit, Rohrbacher, dans des conditions très comparables à celles qui avaient permis à Kohut de se mettre en relief, égalisa la marque. Du coup, le stade, où six bons milliers de Lorrains avaient pris place, éclata d'enthousiasme. Bien entendu, l'on ne marqua plus rien avant que les quatre-vingt-dix minutes fussent atteintes. Il fallut donc prolonger d'une demi-heure la partie.

Dans la première prolongation, Metz eut un avantage marqué. Comme l'équipe était portée par l'enthousiasme populaire, on se demanda si elle n'allait pas décrocher une victoire qui aurait tout de même constitué une grosse surprise. La seconde partie de la prolongation commença. Une occasion unique fut ratée par Jean Lauer qui, d'ailier droit, était passé ailier gauche, Rohrbacher revenant à son ancien poste, et la ligne d'avants messins jouant du reste à ce moment-là à quatre par suite d'une blessure de Hess. Il avait passé la défense adverse, y compris Vasconcellos. Il n'avait plus qu'à pousser la balle dans les buts vides de défenseur, lorsque d'un shot très fort, il l'expédia à côté.

Se place ensuite l'incident qui provoqua de si violentes réactions dans la foule. On en était à la cent seizième minute de jeu. Le ballon était-il entré ou non?

D'où j'étais placé, à 120 bons mètres des buts lorrains, il est difficile d'apporter une affirmation. Si, en effet, Fosset pouvait se trouver derrière la ligne blanche, qui prouvait que la balle soit vraiment rentrée? Mais tous ceux qui se trouvaient à proximité des buts sont formels. Le but était valable.

Si M. Munsch l'avait accordé sans autres discussions et surtout s'il n'y avait pas eu

l'affaire du penalty en première mi-temps, tout se serait vite arrangé. Mais l'arbitre crut bon d'aller demander à son juge de touche, en l'espèce, M. Capdeville, ce qu'il en pensait. « Il y a but », déclara ce dernier.

Les deux choses essentielles de ce match mémorable furent, en dernier ressort, jugées, non pas par le responsable du match, mais par ses deux adjoints. Ainsi s'expliquera que la partie ait finalement dégénéré et que les joueurs aux prises n'y soient pour rien.

Car, tout bien considéré, Marseille méritait de vaincre régulièrement. Et Metz, qui s'est surpassé, sort grandi de l'histoire.

La semaine passée, parlant de ce match Marseille-Metz qui ne devait pas donner lieu à une grande finale et qui pourtant ne sera pas oublié de ceux qui le suivirent de bout en bout, j'énonçais : « Marseille part grand favori parce qu'il possède la meilleure attaque, parce qu'il joue plus vite, parce qu'il a plus de dynamisme. Mais qu'on n'oublie pas cette chose capitale, la défense de Metz est de premier ordre, et Marseille, après avoir connu il y a deux mois une forme admirable, a commencé à décliner. »

Je n'ai pas d'autre conclusion à donner au débat de dimanche. Les Marseillais du mois de mars, ceux qui infligèrent une si lourde défaite au Racing, auraient largement battu leurs rivaux lorrains. Dimanche, ils étaient tout juste un peu supérieurs par leur attaque aux hommes de Hibst, en progrès certains eux, parce qu'ils sentaient que cette année les dieux de la Coupe leur étaient favorables.

Des vingt-deux adversaires il faut particulièrement citer, chez les vainqueurs, le trio défensif Vasconcellos, Ben Bouali, Conchy, qui fut de tout premier ordre, Bastien, Bruhin, quoi qu'il n'ait pas fait son meilleur match, Zatelli et Kohut, ce dernier surtout. Chez les battus, Kappé, Zehren, Fosset, Marchal, Ignace et surtout Muller.

La tactique messine consistait en défense à jouer le « M » ; dans l'attaque à avoir un trio

interchangeable, afin que le marquage de l'avant-centre soit malaisé. Elle était fort astucieusement conçue.

A Marseille, on songea essentiellement à donner à Kohut et à Zatelli les meilleures occasions de marquer. L'un et l'autre étaient de taille à enlever la décision.

MARCEL ROSSINI.

ABONDANCE DE MATCHES NULS EN DIVISION I. LE HAVRE EN ECHEC

Cependant que Marseille remportait la Coupe, son rival pour la seconde place du championnat, Sète, ne pouvait réussir mieux que le match nul devant Excelsior (2-2). Sochaux-Cannes, d'une part, Rouen et Fives, de l'autre, n'ont pu, également, se départager, cependant que, terminant en beauté, Lille l'emportait nettement sur Lens (3-0).

La compétition de seconde division sur laquelle se concentre à présent toute l'attention du public a une nouvelle fois enregistré quelques surprises. Nancy a tenu, chez lui, en échec le Havre qui semble peiner en ce moment. Demi-échec du leader dont n'a pas su profiter son suivant, Rennes, défait chez lui par Mulhouse qui, décidément, devient le terreur des prétendants. Saint-Etienne ayant partagé les points avec Dunkerque rejoint donc les Bretons, mais c'est en définitive Colmar qui prend la seconde place au classement, par sa victoire sur Reims (3-2).

Les résultats de Nice-Tourcoing (4-0), Alès-C.A.P. (1-2), Caen-Boulogne (3-1) et Toulouse-Arras (2-2) ne modifient pas par ailleurs le classement de ce championnat qui, dans quatre journées (cinq pour Le Havre et Caen) connaîtra à son tour ses champions.

R. G.



PARC DES PRINCES. — MARSEILLE-METZ (2-1, après prolongations). — Un beau plongeon de Kappé qui bloque la balle au moment où Kohut s'apprêtait à shooter

PARC DES PRINCES. — MARSEILLE-METZ (2-1, après prolongations). — Une attitude de Vasconcellos, « El Jaguare », le souple gardien de buts marseillais qui bloque une balle haute sur une attaque messine. Avec lui, on reconnaît de gauche à droite Muller, Conchy, Bastien, Bruhin et Rohrbacher.



PARC DES PRINCES. — MARSEILLE-METZ (2-1, après prolongations). — Notre document donne une idée de la foule qui assista à cette vingt-et-unième finale de la Coupe de France qui pour sa majorité battit le record de la recette. Bastien (en l'air) vient de rabattre la balle de la tête malgré l'opposition de Marchal. A droite : Zermani, Olej et Hes.



PARC DES PRINCES. — MARSEILLE-METZ (2-1, après prolongations). — But ! a crié la foule sur cette tête de Aznar. Mais le résultat fut contraire et l'inter marseillais n'a réussi qu'à détourner le centre de Zatelli qui allait pénétrer dans les filets. A gauche : Kappé (de dos). A droite : Nock, que masque la balle.

En un temps record, Rossi a gagné Paris-Tours



PARIS-TOURS. — La course a été animée, en son début, par l'échappée de quatre Parisiens, Jaminet, Fournier, Cosson et Mithouard qui ont roulé à 43 et 42 km. à l'heure. Les voici, en plein effort, après Rochefort-en-Yvelines. Ils devaient être rejoints vers Bonneval.

(De notre envoyé spécial)
Dans Paris-Tours, l'Italien de Paris, Jules Rossi, aura fait coup double puisque non seulement il aura réussi à terminer en vainqueur, mais encore à devenir détenteur du ruban jaune, avec la moyenne horaire formidable de 42 kilomètres 092, battant de loin la moyenne de Danneels (41 km. 455) qu'on considérait, au départ même de Paris, comme inaccessible.

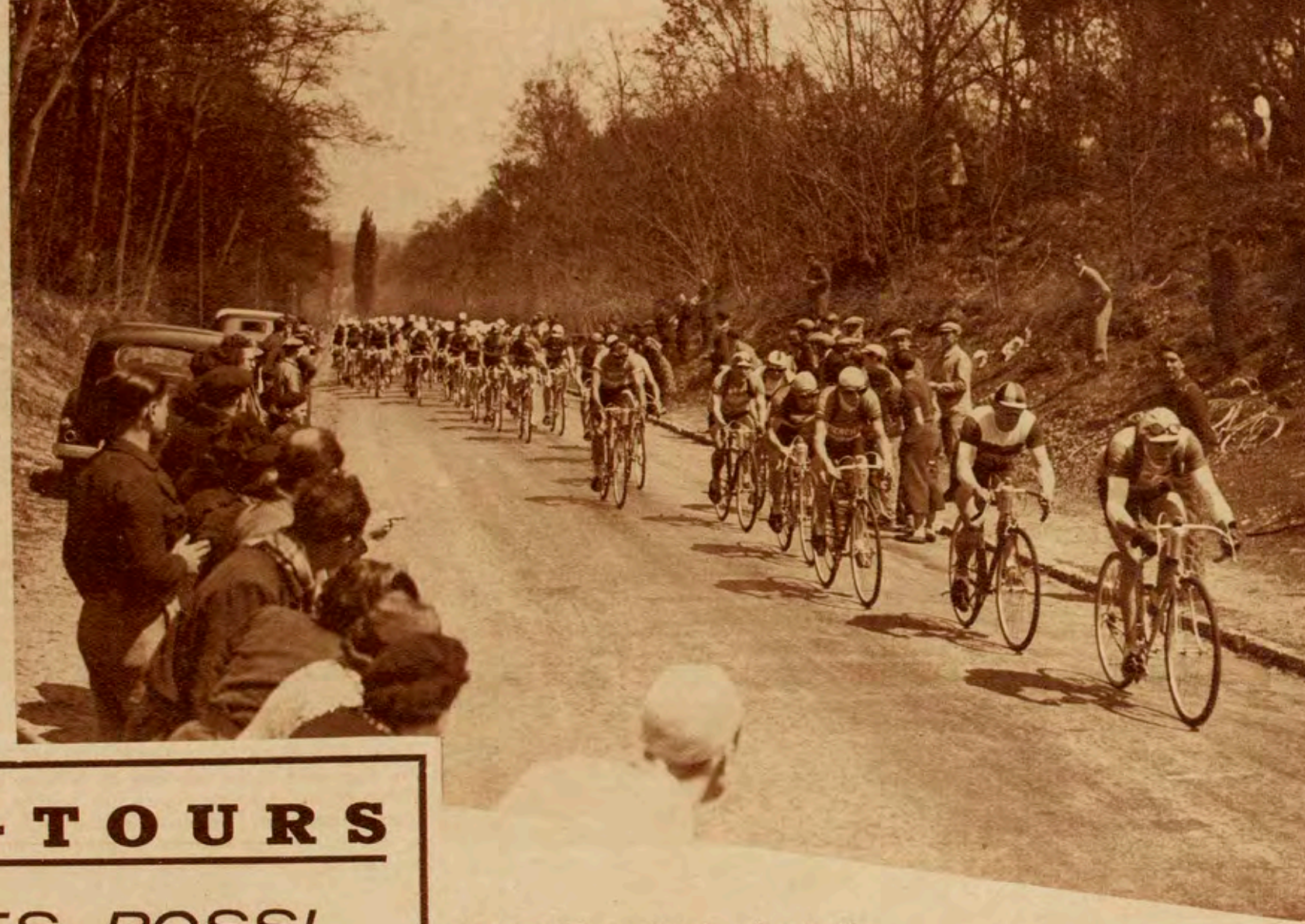
Et l'on peut se demander ce qui fait le plus plaisir à Rossi, entre Paris-Tours et ce ruban jaune que seul avant lui Danneels aura porté, et qui est un emblème dont ont le droit de s'enorgueillir les routiers qui participent à toutes les grandes épreuves classiques.

Jules Rossi s'était préparé dans la banlieue parisienne avec l'espoir de renouveler dans Paris-Roubaix sa victoire de l'an dernier.

On se souvient peut-être que dans Paris-Roubaix Rossi, démarrant prématurément avec Marcel Kint, avait ressenti bientôt sur les pavés la défaillance. Il voulait triompher sur les pavés du Nord et il a gagné sur un terrain uniformément plat, sur une route asphaltée, au milieu des grasses plaines tourangelles, une course en tous points différente de celle qu'il voulait gagner.

Rossi sera bientôt choisi pour participer au Tour de France au sein de l'équipe italienne, et il trouvera là la récompense de tous ses efforts.

De tous les routiers italiens résidant à l'étranger, Jules Rossi est incontestablement celui qui fait le plus honneur à sa patrie. Mais nous ne pouvons résister au désir



PARIS-TOURS. — Dans la vallée de Chevreuse, Gustave Danneels emmène le peloton qui a pour mission d'absorber les quatre fuyards, et doit, par conséquent, forcer l'allure.

d'écrire une fois de plus qu'il nous fait également honneur, Rossi ayant été formé à l'école française au sein du V. C. Levallois, après avoir débuté dans une petite société de banlieue où il remporta des premiers succès prometteurs.

Sa course, Rossi la mena avec foi, avec prudence, avec autorité.

Avec prudence au début, quand Mithouard, Cosson et Jaminet s'en allant avec Fournier restèrent seuls en tête pendant plus de quatre-vingts kilomètres avec une avance d'une minute environ, sur un peloton un peu étonné par cette attaque brusquée et qui perdit plusieurs de ses membres et non des moins importants tels Speicher, Mollo, Gallien et Bergamaschi, Félicien Vervaecke et Debenne, sur crevaisons.

Avec autorité quand, apercevant enfin Mithouard, Cosson et Jaminet, Rossi vit s'en aller Roger Lapébie, Bardelli et Louviot ; il eut le pressentiment, et d'ailleurs il ne s'y trompa point, que cet essai de Lapébie allait être le meilleur. Il mena à son tour, sans se faire prier mais aussi sans exagérer, s'abritant ensuite de son mieux dans le sillage de ses camarades pour récupérer rapidement et

lorsque Barbe, Fréchaut, Vlaeminck, Pirmez, Rebray, Schulte, Storme, Lesueur, Disseaux, Paul Maye revinrent avant Vendôme, bientôt suivis de Meulenberg, Charles Pélassier, Wierinckx, Neuville, Hendrickx et Ritservelde, Jules Rossi prit tout son temps pour retrouver son souffle, évitant de mener pour mieux sortir du peloton après Amboise, quand Mithouard, admirable Don Quichotte de la route, s'en fut, tirant la langue, coudes écartés, couché sur sa machine, vers une victoire dont il rêvait, depuis le matin, et qui s'en allait devant lui comme un mirage du désert.

En Mithouard, Rossi, dès cet instant, trouva l'associé idéal. Il n'est pas deux rouleurs comme Mithouard. Il n'en est pas deux plus volontaires, plus courageux, et c'est pourquoi on regretta la chute de Mithouard à la sortie d'Amboise, alors que les deux hommes venaient d'être rejoints par Fréchaut, lui-même victime de la chute, et par Disseaux et Jaminet, toujours à l'affût.



PARIS-TOURS. — Cette splendide photo aérienne, prise de l'avion de « Paris-soir », nous montre la chenille du peloton qui se dirige vers Chartres, dont la belle cathédrale domine fièrement la plaine.

Nous restions avec deux hommes, à une quinzaine de kilomètres de Tours : un Italien de Paris, un Belge au nom à la consonance française : Disseaux.

Rossi, qui avait cru remarquer que Disseaux portait sur son visage enfantin une trace évidente d'une assez grande lassitude, à Saint-Avertin, très exactement, sur un court passage en pavés, Rossi, se dressant sur les pédales, laissa alors derrière lui un Disseaux aussi désemparé que venait de l'être, quelques kilomètres plus tôt, Jaminet, et, dès lors, au milieu d'une double haie de spectateurs enthousiastes, Rossi, sans jamais regarder derrière lui, encouragé par mille cris, klaxonnés sans cesse par son directeur sportif, Ludovic Feuillet, gagna mètre par mètre, sur Disseaux qui se ressaisit, mais trop tard.

Rossi avait pu terminer son tour quand Disseaux pénétra sur le vélodrome. Une distance de 300 mètres séparait les deux hommes et il fallut attendre quelques secondes avant que ne surgisse le peloton des suivants dont Paul Maye se détacha avec autorité, apportant à Ludovic Feuillet qui, déjà, embrassait Rossi avec chaleur, une troisième place enlevée au nez et à la barbe de Lapébie. Bien vite, on constatait que Paul Maye, Lapébie, Lucien Lauck, Louviot, se qualifiaient pour le Championnat de France, mais Le Grevès se classait avant Antonin Magne et étant déjà qualifié, empêchait Tonin de trouver la joie d'être « bon » pour Monthléry. Il lui reste heureusement le Circuit de Paris.

Plus de 42 de moyenne, une bataille incessante sous un soleil brûlant du départ à l'arrivée, un homme qui finit étonnamment frais et vous dit à l'arrivée : « Et maintenant, à Bordeaux-Paris... » Tel apparaît dans ses grandes lignes ce Paris-Tours, juste réplique de Paris-Roubaix et qui voit la revanche des hommes de l'asphalte, hormis Rossi, sur ceux du pavé.

FELIX LEVITAN.

Le classement

1. ROSSI, sur Cycle « La Française ». Les 251 kilomètres en 5 h. 57 m. 46 s. Moyenne : 42 km. 092 (ancien record : Danneels, 6 h. 3 m. 17 s. Moyenne : 41 km. 455) ; 2. Disseaux, 5 h. 58 m. 17 s. ; 3. Paul Maye, 5 h. 59 m. 29 s. ; 4. Lapébie, à une roue ; 5. Louviot, à une longueur ; 6. Vlaeminck ; 7. Kint, 6 h. 18 s. ; 8. Lauck, à 1/2 longueur ; 9. Le Grevès ; 10. Meulenberg, etc.

★

TOUJOURS PREMIERS...

Chaque dimanche apporte aux Chaînes *Brimington* et *Renold* leurs succès habituels. Elles ont triomphé dimanche, dans Paris-Tours avec Jules Rossi, sur bicyclette La Française-Diamant.

★

PREMIER PAS DUNLOP 1938 FINALE

26 mai — Jeudi de l'Ascension

La Direction de l'Autodrome de Monthléry nous avise qu'elle vient de prendre les aimables dispositions suivantes :
Pour permettre aux jeunes gens gagnants des éliminatoires du *Premier Pas* et qui se rendent à Paris à l'occasion de la *Finale* — 26 mai 1938 — de se familiariser avec le circuit routier de Monthléry et de s'entraîner, ces jeunes coureurs pourront se présenter à l'Autodrome les mardi 24 mai et mercredi 25 mai, de 6 heures à huit heures du matin.
Ils pourront entrer dans l'enceinte de l'Autodrome sur présentation de leurs licences de l'Union Vélocipédique de France.

Bluemels

PARIS-TOURS

1^{er} JULES ROSSI

SUR BICYCLETTE

LA FRANÇAISE-DIAMANT

Type « CHAMPION DU MONDE » en tubes RUBIS extra légers

Dérailleur SUPER-CHAMPION, type Tour de France

Boyaux DUNLOP collés au Chaluret

Chaîne BRAMPTON. — Freins TOURISTE-BOWDEN. — Guidon CENTRIX. — Jantes duralumin MÈPHISTO. — Pédalier et direction STRONGLIGHT. — Roue libre MOYNE 420. — Celo-pieds CHRISTOPHE et Courroies LAPIZE-ECLA. — Pompe ZEFAL-COURSE. — Ruban CHALMEN-POURGUIDON. — Rayons « TROIS ETOILES 12 x 8 x 12 ». — Equipement « AU GRAND AIR » Sports. — Moyeux brevétés F. BRIVIO.

LA FRANÇAISE-DIAMANT 9 FOIS CHAMPION DE FRANCE

Magasin de vente : 16, avenue de la Grande-Armée, à PARIS.

Catalogue « FM » sur demande à LA FRANÇAISE-DIAMANT, 42, rue de la Garenne, à COURBEVOIE (Seine).



PARIS-TOURS. — Et voici le passage à Chartres, sur la grand-



Moutonnement des dos courbés par l'effort dans la côte de Chateaudun.



Le ravitaillement à Vendôme. Et c'est un virage pris à belle allure. A gauche, des lecteurs de « Match », de tout âge.



Avez-vous déjà vu un passage à niveau ouvert quand passent les coureurs ? Celui d'Amboise ne manque pas à la tradition. Et chacun le passe à sa manière.



Tours approche... La foule est dense. Et le photographe de « Match » a pu saisir l'instant précis où Rossi décampe Disseaux et va, d'une pédalée rapide et souple, vers la victoire.



L'arrivée au Vélodrome de Tours. Jules Rossi franchit la ligne fatidique.



A...

Eh bien ! non, Lapébie ne fera pas le Tour de France.
On le lui a dit franchement, alors qu'il venait plaider sa cause Faubourg Montmartre.
« Non, pas vous... »
Le vainqueur de l'an dernier est furieux.
— Je voulais courir, explique-t-il, eh bien ! maintenant, je n'y tiens plus du tout. Si, demain, on me demande de partir dans le Tour de France, je répondrai par un « non » catégorique. J'y suis fermement décidé. Pas d'histoires, je ne veux plus courir le Tour...
De part et d'autre, est-ce bien définitif ?
On le prétend, mais on affirme tant de choses, comme ça, sous le manteau, qu'il vaut mieux, tout compte fait, ne pas soutenir l'une ou l'autre des parties en présence, par des paris solides.
Courra, courra pas ?
Ah ! si l'on savait...



Tout récemment, l'Union Vélocipédique de France a « salé » les stayers qui, courant la veille à Marseille, s'étaient présentés le lendemain, au Parc des Princes.
— Vous n'avez pas défendu votre chance, ont décrié les pontifes de l'U.V.F. C'est une honte. Vous aurez une amende.
Et pan !
Après tout, l'explication de l'U. V. F. était admissible.

Fatigués par cent kilomètres, puis par une nuit en chemin de fer, les stayers les plus endurants ne sont certainement pas bien frais, le lendemain, pour abattre, de nouveau, cent kilomètres.

Mais où l'on ne comprend plus, c'est quand l'U. V. F. annonce, la bouche en cœur, que les concurrents du championnat de France de demi-fond, qui n'ont pu participer à leurs séries, l'autre dimanche, les disputeront le samedi 21 mai. Or, où courent la plupart des stayers, le dimanche 22 ? On vous le donne en mille... A Marseille, parfaitement, à Marseille, où ils sont engagés depuis plusieurs semaines.

Et la commission sportive de l'U. V. F. suspendra-t-elle les malheureux coureurs qu'elle aura contraint à se présenter vingt-quatre heures plus tôt au Parc des Princes ?

Nous vous attendons à l'œuvre, messieurs les membres de la commission sportive... surtout si la direction du vélodrome de Marseille se plaint de la fatigue des champions retenus par elle depuis longtemps !



Peut-on abandonner l'U. V. F. comme ça, sans être plus méchant ?
Ah ! non, car ce serait manquer envers elle, des règles les plus élémentaires de la politesse. Signalons donc, au passage, que pour la Fête Fédérale l'U. V. F. a choisi des dates tout à fait particulières ! Pendant le Tour de France...

Ainsi, pour une fois, n'y aura-t-il, à la Fête Fédérale, aucun journaliste parisien.

— Comme ça, a pu dire un membre influent de la « Vieille Bique » nous resterons bien tranquillement entre nous. Croyez-moi, ça vaut mieux.

Alors, gare aux parcours ridicules, aux plaisanteries de mauvais goût. Il n'y aura personne pour dénoncer les erreurs lamentables des dirigeants de l'U. V. F., erreurs que nous remarquons régulièrement chaque année.

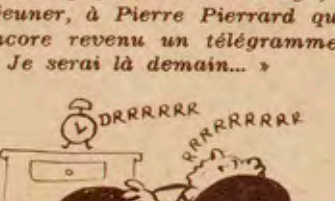
Persone ! Si, après tout, Paul Ruinat, et qui ne s'en gênera pas.



Lucien Storme, le vainqueur de Paris-Roubaix, est un doux fantaisiste.

Engagé pour courir sur un vélodrome de province, le lendemain de sa victoire, Lucien Storme se présente à... dix-huit heures, c'est-à-dire pour un tour d'honneur.

Invité, l'autre jour, au banquet offert à son constructeur pour la remise du Challenge qu'il lui a gagné, Storme envoya, le matin du déjeuner, à Pierre Pierrard, qui n'en est pas encore revenu un télégramme ainsi conçu : « Je serai là demain... »



Sylvain Marcaillou veut courir le Tour de France. Il y tient de toutes ses forces, et il n'est d'ailleurs pas le seul dans son cas. On en connaît plusieurs autres... Mais le Toulousain n'a pas tout à fait l'oreille des sélection-

J'ai le droit de dire adieu à la route

par Charles Pélissier

Après mon récent succès à Saint-Germain, j'ai eu le malheur de déclarer : « C'est ma dernière année de routier. Peut-être ferai-je encore de la piste l'an prochain, mais après... » Aussitôt, j'ai été assailli de questions : « Alors, c'est vrai, vous quittez la route ? Et qu'allez-vous faire ensuite ? Resterez-vous dans le vélo ? »

Que ferai-je ? Mais je vous l'avoue bien sincèrement, Match m'ayant prié de mettre mes pensées à nu, je n'en sais encore strictement rien.

Voilà, c'est net, catégorique, sans appel. Cependant, on insiste : « Pas un petit goût, pas une petite préférence, franchement ? » Mais si, j'ai des préférences. C'est tout à fait humain. Malheureusement, c'est ce qu'on désire généralement le plus qui se réalise le moins. Il suffit que vous vouliez gagner une course de toutes vos forces, que vous la prépariez sérieusement, pour qu'une cravaison vienne sottement vous retarder. Eh bien ! dans la vie, c'est un peu ça, j'en ai eu de nombreux exemples sous les yeux, et c'est pourquoi j'hésite à exprimer mes sentiments avec netteté.

Il me plairait, voyez-vous, de ne pas trop m'éloigner du sport, à défaut du vélo. Je ne serais d'ailleurs pas déçu de m'occuper d'une toute autre affaire si elle doit être passionnante, intéressante. Je ne dis pas accablante, car à la fin d'une carrière aussi bien remplie que la mienne, je vous laisse à penser si j'éprouverai le désir de me reposer un peu.

Directeur sportif ? Léon Véron, qui me dirige avec tant de doigté, au cœur de l'équipe Dilecta, m'en a parlé tout dernièrement.

Je ne sais pas, peut-être... Des amis m'ont proposé de créer et diriger un grand magasin d'articles de sports.

Je n'ai pas dit non, au contraire... Vous voyez, chers lecteurs de Match, je n'ai pas de secrets pour vous. Je vous expose toutes mes petites affaires sans contrainte. On est toujours curieux de savoir ce que fera un champion à l'heure de la retraite, je le sais bien, car moi-même je n'ai jamais manqué de m'intéresser au sort de ceux qui m'ont précédé sur les pistes et les routes. J'ai été déçu, bien souvent, en apprenant que tel ou tel coureur était incapable de se diriger dans la vie ou qu'il ne lui restait plus rien des sommes péniblement gagnées.

Par bonheur, j'ai été sage pour être à l'abri des graves soucis de la vie. Je pourrai voir venir, du haut de ma terrasse de Neuilly, où j'aimais, désormais, tout en respirant les senteurs du Bois, verdoyant en cette saison de l'année, rester de longs moments, suivant rêveusement, sur la Seine, les lourdes péniches qui défilent lentement.

Je pense ainsi, fréquemment, au passé. Je songe, également, à tous les propos que j'ai provoqués, au long de mon existence, et il est une phrase qui me revient souvent à l'esprit et à la don de m'exaspérer : « Oh ! Charles Pélissier a eu de la chance, dans la vie... »

De la chance, c'est vite dit. Avec elle, on explique bien des choses.

Le grand chansonnier Dorin a écrit, à ce propos, une chanson nouvelle que j'ai entendue l'autre jour avec un vif plaisir et qui a pour titre : « C'est plus facile... »

Lorsqu'on ne veut pas se donner la peine de réfléchir, on dit : « Il a eu de la chance. C'est plus facile... »

Or, je vous jure bien que tout ne m'est pas tombé dans le bec bien rôti. Pendant dix ans, ou, pendant dix ans, j'ai fait abstraction de tous les plaisirs de la vie. Que de privations, et aussi, dans l'effort, que de souffrances ! Depuis le Tour de France de 1929, je n'ai pas arrêté une seconde, je ne me suis pas permis de véritables plaisirs. Ce n'est pas parce que j'aime rire, recevoir, parfois, des amis à déjeuner, goûter, de temps à autre, à un bon vin, que je mène une vie débridée. Quand, pendant des soirs et des soirs, je regagne mon lit à huit ou neuf heures, quand, pendant des jours et des jours, je ne vois pas apparaître à ma table les

meets que j'adore, mais qui me sont interdits par mon métier, on n'est pas là pour le constater. C'est pourquoi on dit : « Charlot a eu de la chance... »

Durant dix ans, j'ai couru sur la route, sur la piste, des Tours de France, des Six Jours, j'ai passé de nombreuses nuits en chemin de fer ou au volant de ma voiture, et il est certain Tour de France, celui de 1931 je crois bien, qui me vit, pendant dix-sept nuits, ne jamais dormir dans un lit. Sur les banquettes de deuxième classe, ça va bien une fois ou deux, mais dix-sept fois, c'est un record, je vous l'assure. D'autant plus que dans la journée j'en donnais pour leur argent aux spectateurs qui avaient envahi les divers vélodromes où j'étais engagé.

Des vacances ? Jamais encore je n'en ai eu. J'ai pu quitter Paris quinze jours, ce n'était jamais sans mon vélo, et sans avoir le souci de préparer une course ou deux. Que j'aie été fatigué, avant de partir au cirque, quoi d'étonnant ! Aussi mon séjour sous le chapiteau Pinder m'a-t-il fait un bien énorme. Là encore, la vie n'était pas toujours rose, cette vie ambulante, le plus souvent exténuante, mais les efforts n'étaient plus les mêmes. Ils n'ont fait que m'entretenir et, en revenant à Paris, au début de l'hiver dernier, j'ai dit à ma femme : « Je veux recommencer sur la piste et je reprendrai la route la saison prochaine. Je ne veux pas m'en aller du vélo sans avoir au moins remporté une grande victoire. » J'étais alors bien décidé. Je ne pensais pas au Derby de Saint-Germain. J'ai réussi au Derby et j'en suis heureux, mais je n'en restai pas là au cours des mois à venir... du moins en ai-je la ferme intention. Je fais tout ce qu'il faut pour garder ou améliorer ma forme, cet état maladif qu'il est si pénible de connaître, et j'ai le droit d'avoir confiance en moi.

J'ai passé ma vie de coureur cycliste à m'éprier, à me soigner. Si j'avais eu la santé d'un athlète comme mon vieil ami André Leducq, j'aurais été le plus heureux des hommes. J'ai suivi des régimes qu'André n'a jamais connus. Malgré ma taille, je n'ai toujours été qu'une petite nature... surtout à côté d'André dont les divers organes ont toujours fonctionné à merveille.

Mais le travail, lorsqu'il est offert, est tout de même plus dur sur la route. Entre une course de six jours et un tour de France, il y a une certaine différence. Non que le nombre de kilomètres parcourus sur la route soit effarant, mais le travail se fait dans des conditions beaucoup plus difficiles. Le public ne s'y trompe pas. Il a une opinion sur les six-daymen qui ne fait pas d'eux des « géants », comme peuvent l'être, à ses yeux, les coureurs sur route, les coureurs du Tour particulièrement. Il s'aggrave, d'ailleurs, pour ceux-là comme pour ceux-ci, il ne voit pas assez, en effet, qu'un cyclotouriste, un randonneur — le randonneur est le cyclotouriste qui fournit à bonne allure des distances assez considérables — M. Cointepas, a pu parcourir, seul, 2.220 kilomètres en 171 heures, moins de sept jours.

Si M. Cointepas n'est pas un géant de la route, le vocabulaire magnifique n'allant qu'aux professionnels avides de gloire et d'argent, il est certainement un « costaud » sur cette route et il est quelques géants qui se pencheraient fort sur leur guidon pour le suivre après le millième kilomètre, équipé comme il l'est, c'est-à-dire en parfait cyclotouriste pour la machine et l'équipement.

Quoi qu'il en soit, il demeure que pistards comme routiers se défendent mal. La profession est encombrée, la demande très supérieure à l'offre. C'est, en somme, à l'heure actuelle, Jean Maréchal qui a raison. Il travaille — comme tous ceux qui peuvent travailler — et il court comme un champion d'hier pour courir pour laisser penser qu'il peut être encore un champion de demain. C'est Jean Maréchal qui nous donne l'exemple de la sagesse. Tant il est vrai qu'on peut toujours terminer la transcription de quelques notes comme on l'a commencée : la vie réserve toujours quelques surprises.

RENE BIERRE

F. L.

meets que j'adore, mais qui me sont interdits par mon métier, on n'est pas là pour le constater. C'est pourquoi on dit : « Charlot a eu de la chance... »

Durant dix ans, j'ai couru sur la route, sur la piste, des Tours de France, des Six Jours, j'ai passé de nombreuses nuits en chemin de fer ou au volant de ma voiture, et il est certain Tour de France, celui de 1931 je crois bien, qui me vit, pendant dix-sept nuits, ne jamais dormir dans un lit. Sur les banquettes de deuxième classe, ça va bien une fois ou deux, mais dix-sept fois, c'est un record, je vous l'assure. D'autant plus que dans la journée j'en donnais pour leur argent aux spectateurs qui avaient envahi les divers vélodromes où j'étais engagé.

Des vacances ? Jamais encore je n'en ai eu. J'ai pu quitter Paris quinze jours, ce n'était jamais sans mon vélo, et sans avoir le souci de préparer une course ou deux. Que j'aie été fatigué, avant de partir au cirque, quoi d'étonnant ! Aussi mon séjour sous le chapiteau Pinder m'a-t-il fait un bien énorme. Là encore, la vie n'était pas toujours rose, cette vie ambulante, le plus souvent exténuante, mais les efforts n'étaient plus les mêmes. Ils n'ont fait que m'entretenir et, en revenant à Paris, au début de l'hiver dernier, j'ai dit à ma femme : « Je veux recommencer sur la piste et je reprendrai la route la saison prochaine. Je ne veux pas m'en aller du vélo sans avoir au moins remporté une grande victoire. » J'étais alors bien décidé. Je ne pensais pas au Derby de Saint-Germain. J'ai réussi au Derby et j'en suis heureux, mais je n'en restai pas là au cours des mois à venir... du moins en ai-je la ferme intention. Je fais tout ce qu'il faut pour garder ou améliorer ma forme, cet état maladif qu'il est si pénible de connaître, et j'ai le droit d'avoir confiance en moi.

J'ai passé ma vie de coureur cycliste à m'éprier, à me soigner. Si j'avais eu la santé d'un athlète comme mon vieil ami André Leducq, j'aurais été le plus heureux des hommes. J'ai suivi des régimes qu'André n'a jamais connus. Malgré ma taille, je n'ai toujours été qu'une petite nature... surtout à côté d'André dont les divers organes ont toujours fonctionné à merveille.

Mais le travail, lorsqu'il est offert, est tout de même plus dur sur la route. Entre une course de six jours et un tour de France, il y a une certaine différence. Non que le nombre de kilomètres parcourus sur la route soit effarant, mais le travail se fait dans des conditions beaucoup plus difficiles. Le public ne s'y trompe pas. Il a une opinion sur les six-daymen qui ne fait pas d'eux des « géants », comme peuvent l'être, à ses yeux, les coureurs sur route, les coureurs du Tour particulièrement. Il s'aggrave, d'ailleurs, pour ceux-là comme pour ceux-ci, il ne voit pas assez, en effet, qu'un cyclotouriste, un randonneur — le randonneur est le cyclotouriste qui fournit à bonne allure des distances assez considérables — M. Cointepas, a pu parcourir, seul, 2.220 kilomètres en 171 heures, moins de sept jours.

Si M. Cointepas n'est pas un géant de la route, le vocabulaire magnifique n'allant qu'aux professionnels avides de gloire et d'argent, il est certainement un « costaud » sur cette route et il est quelques géants qui se pencheraient fort sur leur guidon pour le suivre après le millième kilomètre, équipé comme il l'est, c'est-à-dire en parfait cyclotouriste pour la machine et l'équipement.

Quoi qu'il en soit, il demeure que pistards comme routiers se défendent mal. La profession est encombrée, la demande très supérieure à l'offre. C'est, en somme, à l'heure actuelle, Jean Maréchal qui a raison. Il travaille — comme tous ceux qui peuvent travailler — et il court comme un champion d'hier pour courir pour laisser penser qu'il peut être encore un champion de demain. C'est Jean Maréchal qui nous donne l'exemple de la sagesse. Tant il est vrai qu'on peut toujours terminer la transcription de quelques notes comme on l'a commencée : la vie réserve toujours quelques surprises.

RENE BIERRE

F. L.

meets que j'adore, mais qui me sont interdits par mon métier, on n'est pas là pour le constater. C'est pourquoi on dit : « Charlot a eu de la chance... »

Durant dix ans, j'ai couru sur la route, sur la piste, des Tours de France, des Six Jours, j'ai passé de nombreuses nuits en chemin de fer ou au volant de ma voiture, et il est certain Tour de France, celui de 1931 je crois bien, qui me vit, pendant dix-sept nuits, ne jamais dormir dans un lit. Sur les banquettes de deuxième classe, ça va bien une fois ou deux, mais dix-sept fois, c'est un record, je vous l'assure. D'autant plus que dans la journée j'en donnais pour leur argent aux spectateurs qui avaient envahi les divers vélodromes où j'étais engagé.

Des vacances ? Jamais encore je n'en ai eu. J'ai pu quitter Paris quinze jours, ce n'était jamais sans mon vélo, et sans avoir le souci de préparer une course ou deux. Que j'aie été fatigué, avant de partir au cirque, quoi d'étonnant ! Aussi mon séjour sous le chapiteau Pinder m'a-t-il fait un bien énorme. Là encore, la vie n'était pas toujours rose, cette vie ambulante, le plus souvent exténuante, mais les efforts n'étaient plus les mêmes. Ils n'ont fait que m'entretenir et, en revenant à Paris, au début de l'hiver dernier, j'ai dit à ma femme : « Je veux recommencer sur la piste et je reprendrai la route la saison prochaine. Je ne veux pas m'en aller du vélo sans avoir au moins remporté une grande victoire. » J'étais alors bien décidé. Je ne pensais pas au Derby de Saint-Germain. J'ai réussi au Derby et j'en suis heureux, mais je n'en restai pas là au cours des mois à venir... du moins en ai-je la ferme intention. Je fais tout ce qu'il faut pour garder ou améliorer ma forme, cet état maladif qu'il est si pénible de connaître, et j'ai le droit d'avoir confiance en moi.

J'ai passé ma vie de coureur cycliste à m'éprier, à me soigner. Si j'avais eu la santé d'un athlète comme mon vieil ami André Leducq, j'aurais été le plus heureux des hommes. J'ai suivi des régimes qu'André n'a jamais connus. Malgré ma taille, je n'ai toujours été qu'une petite nature... surtout à côté d'André dont les divers organes ont toujours fonctionné à merveille.

Mais le travail, lorsqu'il est offert, est tout de même plus dur sur la route. Entre une course de six jours et un tour de France, il y a une certaine différence. Non que le nombre de kilomètres parcourus sur la route soit effarant, mais le travail se fait dans des conditions beaucoup plus difficiles. Le public ne s'y trompe pas. Il a une opinion sur les six-daymen qui ne fait pas d'eux des « géants », comme peuvent l'être, à ses yeux, les coureurs sur route, les coureurs du Tour particulièrement. Il s'aggrave, d'ailleurs, pour ceux-là comme pour ceux-ci, il ne voit pas assez, en effet, qu'un cyclotouriste, un randonneur — le randonneur est le cyclotouriste qui fournit à bonne allure des distances assez considérables — M. Cointepas, a pu parcourir, seul, 2.220 kilomètres en 171 heures, moins de sept jours.

Si M. Cointepas n'est pas un géant de la route, le vocabulaire magnifique n'allant qu'aux professionnels avides de gloire et d'argent, il est certainement un « costaud » sur cette route et il est quelques géants qui se pencheraient fort sur leur guidon pour le suivre après le millième kilomètre, équipé comme il l'est, c'est-à-dire en parfait cyclotouriste pour la machine et l'équipement.

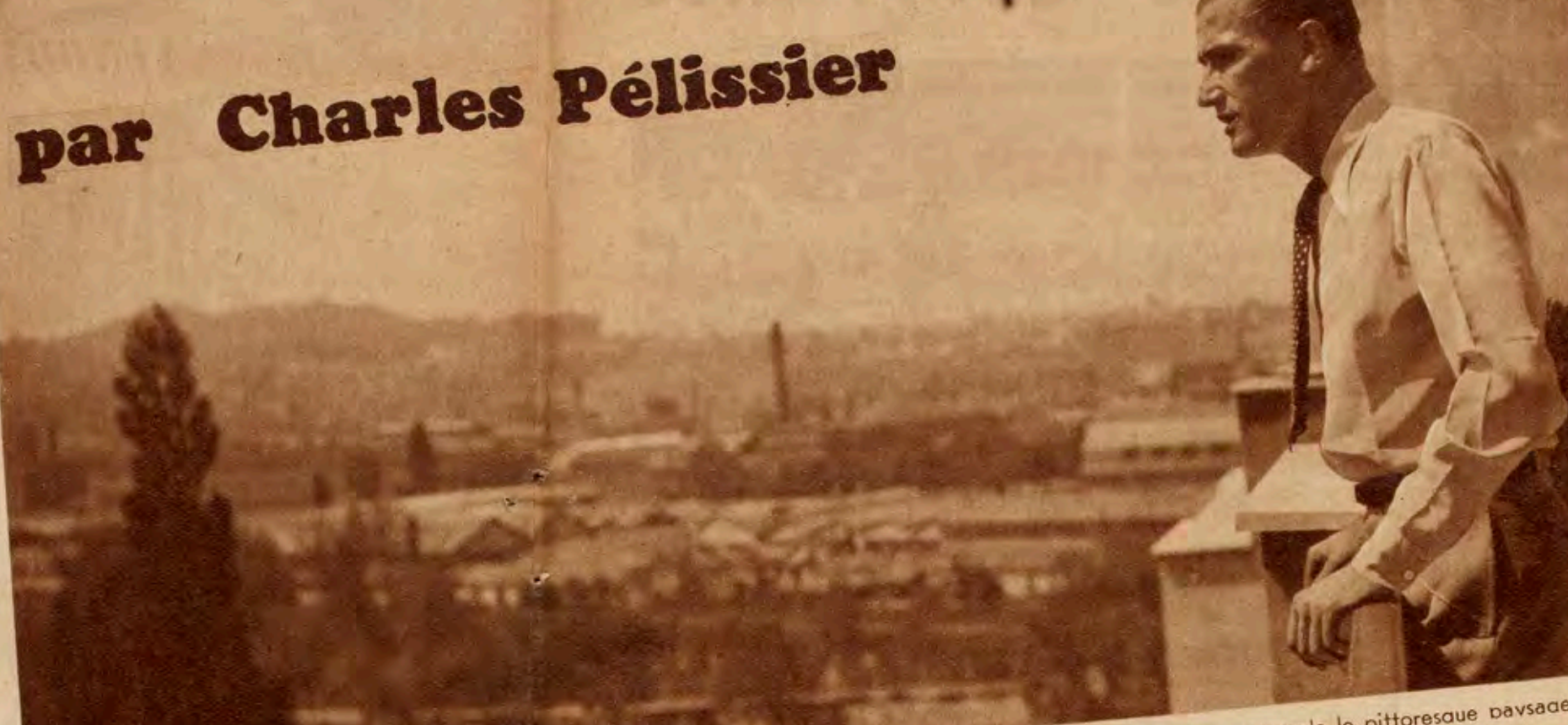
Quoi qu'il en soit, il demeure que pistards comme routiers se défendent mal. La profession est encombrée, la demande très supérieure à l'offre. C'est, en somme, à l'heure actuelle, Jean Maréchal qui a raison. Il travaille — comme tous ceux qui peuvent travailler — et il court comme un champion d'hier pour courir pour laisser penser qu'il peut être encore un champion de demain. C'est Jean Maréchal qui nous donne l'exemple de la sagesse. Tant il est vrai qu'on peut toujours terminer la transcription de quelques notes comme on l'a commencée : la vie réserve toujours quelques surprises.

RENE BIERRE

F. L.

meets que j'adore, mais qui me sont interdits par mon métier, on n'est pas là pour le constater. C'est pourquoi on dit : « Charlot a eu de la chance... »

Durant dix ans, j'ai couru sur la route, sur la piste, des Tours de France, des Six Jours, j'ai passé de nombreuses nuits en chemin de fer ou au volant de ma voiture, et il est certain Tour de France, celui de 1931 je crois bien, qui me vit, pendant dix-sept nuits, ne jamais dormir dans un lit. Sur les banquettes de deuxième classe, ça va bien une fois ou deux, mais dix-sept fois, c'est un record, je vous l'assure. D'autant plus que dans la journée j'en donnais pour leur argent aux spectateurs qui avaient envahi les divers vélodromes où j'étais engagé.



Du haut de sa terrasse, à Neuilly, Charles Pélissier contemple le pittoresque paysage banlieusard.



Farniente at home, Charles Pélissier lit « Match ».

ROMPUS

Evarard est un homme bien embêté. Non pas d'avoir « touché » de l'alle, à la suite d'un dérapage — quoi de plus normal ! — mais bien parce qu'il possède, pour Bordeaux-Paris, un entraîneur que deux de ses coureurs, Pierre Jaminet et Jean Noret, désirent de toutes leurs forces.

L'entraîneur en question n'est autre que Philippe Bono, l'ancien champion de France sur route des amateurs et indépendants, ami intime des deux poulains d'Evarard.

Faites comme vous l'entendrez, a dit Bono qui n'a pas voulu choisir, je suis à votre entière disposition.

Pas si fou, Bono... Et, depuis lors, Evarard reçoit les doléances de Noret et Jaminet. Alors, il a pris une décision : « Nous tirerons au sort... »

Dans son magasin de la rue de Vaugirard, Maurice Archambaud fait ses affaires fort gentiment, et il a, en Julien Prunier, son vieil ami Julien, un directeur de premier ordre.

Premier travail la nuit et le jour. — Je le vois toujours, se plaint Maurice, il exagère, il va finir par être sur les genoux.

Et Prunier a répondu un jour au recordman du monde de l'heure : — Être sur les genoux, que m'importe, pourvu que tu n'y sois pas.

F. L.

meets que j'adore, mais qui me sont interdits par mon métier, on n'est pas là pour le constater. C'est pourquoi on dit : « Charlot a eu de la chance... »

Durant dix ans, j'ai couru sur la route, sur la piste, des Tours de France, des Six Jours, j'ai passé de nombreuses nuits en chemin de fer ou au volant de ma voiture, et il est certain Tour de France, celui de 1931 je crois bien, qui me vit, pendant dix-sept nuits, ne jamais dormir dans un lit. Sur les banquettes de deuxième classe, ça va bien une fois ou deux, mais dix-sept fois, c'est un record, je vous l'assure. D'autant plus que dans la journée j'en donnais pour leur argent aux spectateurs qui avaient envahi les divers vélodromes où j'étais engagé.

Des vacances ? Jamais encore je n'en ai eu. J'ai pu quitter Paris quinze jours, ce n'était jamais sans mon vélo, et sans avoir le souci de préparer une course ou deux. Que j'aie été fatigué, avant de partir au cirque, quoi d'étonnant ! Aussi mon séjour sous le chapiteau Pinder m'a-t-il fait un bien énorme. Là encore, la vie n'était pas toujours rose, cette vie ambulante, le plus souvent exténuante, mais les efforts n'étaient plus les mêmes. Ils n'ont fait que m'entretenir et, en revenant à Paris, au début de l'hiver dernier, j'ai dit à ma femme : « Je veux recommencer sur la piste et je reprendrai la route la saison prochaine. Je ne veux pas m'en aller du vélo sans avoir au moins remporté une grande victoire. » J'étais alors bien décidé. Je ne pensais pas au Derby de Saint-Germain. J'ai réussi au Derby et j'en suis heureux, mais je n'en restai pas là au cours des mois à venir... du moins en ai-je la ferme intention. Je fais tout ce qu'il faut pour garder ou améliorer ma forme, cet état maladif qu'il est si pénible de connaître, et j'ai le droit d'avoir confiance en moi.

J'ai passé ma vie de coureur cycliste à m'éprier, à me soigner. Si j'avais eu la santé d'un athlète comme mon vieil ami André Leducq, j'aurais été le plus heureux des hommes. J'ai suivi des régimes qu'André n'a jamais connus. Malgré ma taille, je n'ai toujours été qu'une petite nature... surtout à côté d'André dont les divers organes ont toujours fonctionné à merveille.

Mais le travail, lorsqu'il est offert, est tout de même plus dur sur la route. Entre une course de six jours et un tour de France, il y a une certaine différence. Non que le nombre de kilomètres parcourus sur la route soit effarant, mais le travail se fait dans des conditions beaucoup plus difficiles. Le public ne s'y trompe pas. Il a une opinion sur les six-daymen qui ne fait pas d'eux des « géants », comme peuvent l'être, à ses yeux, les coureurs sur route, les coureurs du Tour particulièrement. Il s'aggrave, d'ailleurs, pour ceux-là comme pour ceux-ci, il ne voit pas assez, en effet, qu'un cyclotouriste, un randonneur — le randonneur est le cyclotouriste qui fournit à bonne allure des distances assez considérables — M. Cointepas, a pu parcourir, seul, 2.220 kilomètres en 171 heures, moins de sept jours.

Si M. Cointepas n'est pas un géant de la route, le vocabulaire magnifique n'allant qu'aux professionnels avides de gloire et d'argent, il est certainement un « costaud » sur cette route et il est quelques géants qui se pencheraient fort sur leur guidon pour le suivre après le millième kilomètre, équipé comme il l'est, c'est-à-dire en parfait cyclotouriste pour la machine et l'équipement.

Quoi qu'il en soit, il demeure que pistards comme routiers se défendent mal. La profession est encombrée, la demande très supérieure à l'offre. C'est, en somme, à l'heure actuelle, Jean Maréchal qui a raison. Il travaille — comme tous ceux qui peuvent travailler — et il court comme un champion d'hier pour courir pour laisser penser qu'il peut être encore un champion de demain. C'est Jean Maréchal qui nous donne l'exemple de la sagesse. Tant il est vrai qu'on peut toujours terminer la transcription de quelques notes comme on l'a commencée : la vie réserve toujours quelques surprises.

SOMBRES DIMANCHES

La vie réserve quelques surprises et les vérités d'hier ne sont pas toujours celles d'aujourd'hui. Ceux qui peuvent avoir l'occasion de parler avec les coureurs découvrent que si la vie est rude pour tous elle est particulièrement pour les « ouvriers » de la pédale. La route n'offre de complète satisfaction qu'aux vainqueurs des grandes épreuves, parce que le succès leur vaut quelques engagements sur la piste. Mais la piste, depuis quelques mois, réussit si mal à ceux qui l'exploitent que les pistards, inoccupés, n'ont plus qu'un désir, revenir à la route.

En Belgique, le mouvement de la piste à la route est très net. Chez nous, les possibilités pour la piste de ceux qui viennent de la route sont très limitées. Dans l'ensemble, c'est pour tous un demi-chômage et des vacances prolongées et non payées. Les dimanches, pour eux, sont devenus sinistres.

Mais le travail, lorsqu'il est offert, est tout de même plus dur sur la route. Entre une course de six jours et un tour de France, il y a une certaine différence. Non que le nombre de kilomètres parcourus sur la route soit effarant, mais le travail se fait dans des conditions beaucoup plus difficiles. Le public ne s'y trompe pas. Il a une opinion sur les six-daymen qui ne fait pas d'eux des « géants », comme peuvent l'être, à ses yeux, les coureurs sur route, les coureurs du Tour particulièrement. Il s'aggrave, d'ailleurs, pour ceux-là comme pour ceux-ci, il ne voit pas assez, en effet, qu'un cyclotouriste, un randonneur — le randonneur est le cyclotouriste qui fournit à bonne allure des distances assez considérables — M. Cointepas, a pu parcourir, seul, 2.220 kilomètres en 171 heures, moins de sept jours.

Si M. Cointepas n'est pas un géant de la route, le vocabulaire magnifique n'allant qu'aux professionnels avides de gloire et d'argent, il est certainement un « costaud » sur cette route et il est quelques géants qui se pencheraient fort sur leur guidon pour le suivre après le millième kilomètre, équipé comme il l'est, c'est-à-dire en parfait cyclotouriste pour la machine et l'équipement.

Quoi qu'il en soit, il demeure que pistards comme routiers se défendent mal. La profession est encombrée, la demande très supérieure à l'offre. C'est, en somme, à l'heure actuelle, Jean Maréchal qui a raison. Il travaille — comme tous ceux qui peuvent travailler — et il court comme un champion d'hier pour courir pour laisser penser qu'il peut être encore un champion de demain. C'est Jean Maréchal qui nous donne l'exemple de la sagesse. Tant il est vrai qu'on peut toujours terminer la transcription de quelques notes comme on l'a commencée : la vie réserve toujours quelques surprises.

RENE BIERRE

F. L.

meets que j'adore, mais qui me sont interdits par mon métier, on n'est pas là pour le constater. C'est pourquoi on dit : « Charlot a eu de la chance... »

Durant dix ans, j'ai couru sur la route, sur la piste, des Tours de France, des Six Jours, j'ai passé de nombreuses nuits en chemin de fer ou au volant de ma voiture, et il est certain Tour de France, celui de 1931 je crois bien, qui me vit, pendant dix-sept nuits, ne jamais dormir dans un lit. Sur les banquettes de deuxième classe, ça va bien une fois ou deux, mais dix-sept fois, c'est un record, je vous l'assure. D'autant plus que dans la journée j'en donnais pour leur argent aux spectateurs qui avaient envahi les divers vélodromes où j'étais engagé.

Des vacances ? Jamais encore je n'en ai eu. J'ai pu quitter Paris quinze jours, ce n'était jamais sans mon vélo, et sans avoir le souci de préparer une course ou deux. Que j'aie été fatigué, avant de partir au cirque, quoi d'étonnant ! Aussi mon séjour sous le chapiteau Pinder m'a-t-il fait un bien énorme. Là encore, la vie n'était pas toujours rose, cette vie ambulante, le plus souvent exténuante, mais les efforts n'étaient plus les mêmes. Ils n'ont fait que m'entretenir et, en revenant à Paris, au début de l'hiver dernier, j'ai dit à ma femme : « Je veux recommencer sur la piste et je reprendrai la route la saison prochaine. Je ne veux pas m'en aller du vélo sans avoir au moins remporté une grande victoire. » J'étais alors bien décidé. Je ne pensais pas au Derby de Saint-Germain. J'ai réussi au Derby et j'en suis heureux, mais je n'en restai pas là au cours des mois à venir... du moins en ai-je la ferme intention. Je fais tout ce qu'il faut pour garder ou améliorer ma forme, cet état maladif qu'il est si pénible de connaître, et j'ai le droit d'avoir confiance en moi.

J'ai passé ma vie de coureur cycliste à m'éprier, à me soigner. Si j'avais eu la santé d'un athlète comme mon vieil ami André Leducq, j'aurais été le plus heureux des hommes. J'ai suivi des régimes qu'André n'a jamais connus. Malgré ma taille, je n'ai toujours été qu'une petite nature... surtout à côté d'André dont les divers organes ont toujours fonctionné à merveille.

Mais le travail, lorsqu'il est offert, est tout de même plus dur sur la route. Entre une course de six jours et un tour de France, il y a une certaine différence. Non que le nombre de kilomètres parcourus sur la route soit effarant, mais le travail se fait dans des conditions beaucoup plus difficiles. Le public ne s'y trompe pas. Il a une opinion sur les six-daymen qui ne fait pas d'eux des « géants », comme peuvent l'être, à ses yeux, les coureurs sur route, les coureurs du Tour particulièrement. Il s'aggrave, d'ailleurs, pour ceux-là comme pour ceux-ci, il ne voit pas assez, en effet, qu'un cyclotouriste, un randonneur — le randonneur est le cyclotouriste qui fournit à bonne allure des distances assez considérables — M. Cointepas, a pu parcourir, seul, 2.220 kilomètres en 171 heures, moins de sept jours.

Si M. Cointepas n'est pas un géant de la route, le vocabulaire magnifique n'allant qu'aux professionnels avides de gloire et d'argent, il est certainement un « costaud » sur cette route et il est quelques géants qui se pencheraient fort sur leur guidon pour le suivre après le millième kilomètre, équipé comme il l'est, c'est-à-dire en parfait cyclotouriste pour la machine et l'équipement.

Quoi qu'il en soit, il demeure que pistards comme routiers se défendent mal. La profession est encombrée, la demande très supérieure à l'offre. C'est, en somme, à l'heure actuelle, Jean Maréchal qui a raison. Il travaille — comme tous ceux qui peuvent travailler — et il court comme un champion d'hier pour courir pour laisser penser qu'il peut être encore un champion de demain. C'est Jean Maréchal qui nous donne l'exemple de la sagesse. Tant il est vrai qu'on peut toujours terminer la transcription de quelques notes comme on l'a commencée : la vie réserve toujours quelques surprises.

RENE BIERRE

F. L.

France-Hollande... Coupe Davis

NOUS voici au début d'une nouvelle compétition en vue de la « Coupe Davis ».

Vingt-quatre nations vont disputer aux Etats-Unis la garde du prestigieux trophée dont la Grande-Bretagne fut dépossédée l'an dernier.

Suivant la tradition, la lutte internationale se développera parallèlement en Europe et en Amérique mais elle sera beaucoup plus chargée sur l'ancien continent que sur le nouveau.

Ici, vingt et une nations concurrentes : France, Hollande, Pologne, Danemark, Ir

RUGBY XIII

A Roanne, la Coupe de France

(Toulouse, de notre envoyé spécial.)

Trente-six points à douze, tel est le score final et tel est aussi l'écart qui séparait dimanche deux équipes qui, huit jours auparavant, étaient à un point l'une de l'autre.

Les Roannais la voulaient cette victoire. Ils la voulaient de tout leur cœur. Ils se livrèrent à fond dès le début, prenant les Villeneuvois de vitesse, les étouffant par un train endiablé que soutenaient tous les joueurs, y compris les moins ingambes.

Trois essais presque coup sur coup portèrent le coup de grâce à Villeneuve, dès la première mi-temps.

On s'attendait à ce que la solide formation villeneuvoise fasse bloc une fois de plus et éprouve les Roannais par sa défense solide.

Mais elle craqua de toutes parts.

On ne reconnaissait plus la belle équipe du dimanche précédent.

Il faut dire que Bruneteau, souffrant de l'épaule, n'était pas en état de jouer un match de cette envergure, sur un terrain aussi dur où chaque placage le faisait terriblement souffrir.

Il ne poussa pour ainsi dire pas dans la mêlée, et on ne le vit guère dans le jeu ouvert.

Ce fut un énorme handicap pour Villeneuve où il tient une place si importante.

La mêlée, de ce fait, donna le ballon sept fois sur dix à Roanne, pour qui Martin rattissa avec brio. Danger I servit rapidement Samatan et ses trois-quarts, et les attaquants roannais eurent ainsi le loisir de partir à l'offensive à jet continu.

Quand les Roannais sont en verve, il faudrait du fil de fer barbelé pour les arrêter.

Bien partis, ayant le ballon tout le temps, ils purent se livrer en toute quiétude désormais, devant l'équipe villeneuvoise, qui ne sa-

vait où donner de la tête, sous cette avalanche.

Les « verts » eurent le grand mérite de ne jamais s'avouer vaincus.

Ils firent de louables efforts, surtout en seconde mi-temps, pour réduire le score.

Mais l'allure du match, sous un soleil très chaud, avait sérieusement entamé la résistance de certains joueurs. Plusieurs avants entraînaient sur le terrain. Et jamais ils ne purent en posture de vaincre, après la première mi-temps.

On eut le plaisir d'assister à une résurrection : celle de Servolle qui, dimanche, ne fit pas une erreur, contre-attaqua à bon escient et fournit une remarquable exhibition.

Les meilleurs, à Roanne, furent, avec Servolle et Samatan, qui fut un capitaine avisé, les frères Dager, Lamarque, Carrère, qui fit un travail formidable ; Piani et Griffard.

Mais tous les joueurs Roannais peuvent être mis sur un pied d'égalité, et on a quelque remords à citer les uns avant les autres.

A Villeneuve, seuls Guiral, Cougnec, Brinsolles et Daffis méritent une citation.

Durand se montra, lui, sous un bon jour dans le jeu ouvert, où il doubla Guiral avec bonheur.

Le maire de Toulouse, M. Ellen Prévôt, présidait le match, et c'est lui qui remit la Coupe de France à l'équipe victorieuse.

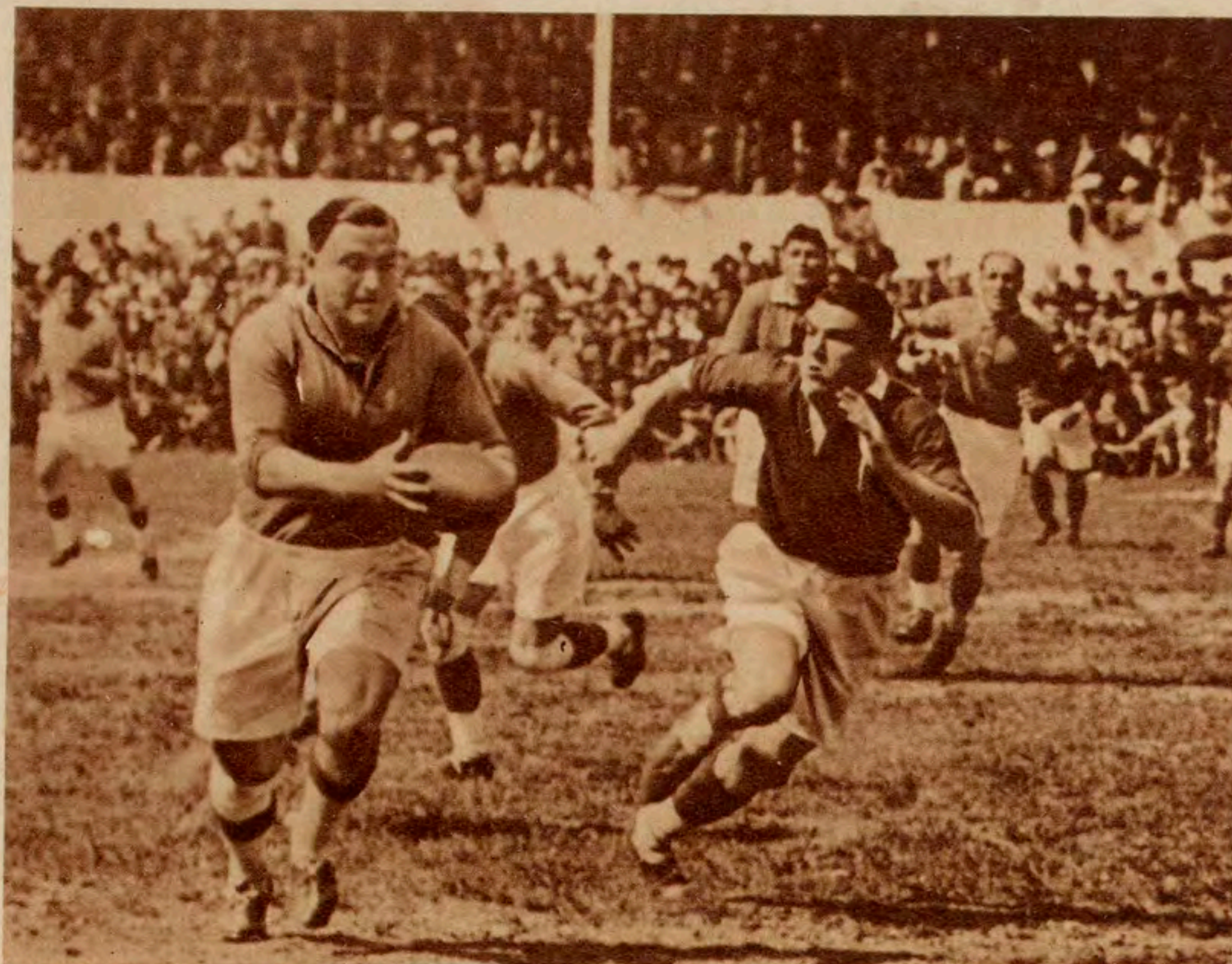
Onze mille personnes assistèrent à la rencontre qui produisit une recette de quatre-vingt mille francs environ.

Signalons enfin l'arbitrage remarquable de M. Dobson, de la Rugby League anglaise.

Il s'abstint impitoyablement toutes les fautes ; mais, quand elles se renouvelaient, il prenait le temps d'expliquer aux joueurs leurs erreurs.

Un arbitre doublé d'un professeur.

EDOUARD DE SEGONZAC.



RUGBY XIII. — TOULOUSE (par belino). — Finale de la Coupe de France. R. C. Roanne-S. A. Villeneuve (36-12). — Devant la farouche détermination du Roannais Max Rousié, le Villeneuvois Cougnec, porteur du ballon, n'hésite pas : il dégage son camp d'un long coup de pied.

De g. à dr. : Brinsolles, Cougnec, Calmel, Rousié, Delhommeau, Gibert I., Piani, Gibert II.



RUGBY XIII. — TOULOUSE (par belino). — Finale de la Coupe de France. — R. C. Roanne-S. A. Villeneuve (36-12). — Pour avoir trop tardé à se débarrasser du ballon, l'arrière villeneuvois Guiral est rattrapé et plaqué par un joueur roannais.

ATHLÉTISME

C'EST à l'occasion de l'importante réunion organisée, samedi dernier, à Orléans, qu'un certain nombre de nos athlètes de premier plan ont fait leur rentrée pour cette nouvelle saison.

Certes, il ne fallait pas s'attendre à ce que des performances mirifiques fussent réalisées ; on ne peut, en effet, demander aux coureurs et aux spécialistes des concours d'être en forme tout de suite ! Ce serait une grosse erreur de leur part. Aussi convient-il de ne pas s'appesantir outre mesure sur le niveau des temps et distances réalisés samedi dernier par les intéressés.

L'on sait que, d'une façon générale, Rochard, Normand, Goldovsky, Joye, Chafflot, Philippon et Vintousky se mirent en vedette, une fois de plus peut-on dire. Après eux il convient de citer le jeune Jacques André (qui sera, comme son illustre père, un grand champion), Mardel et Cérou.

Le 1.500 mètres (épreuve ouverte) revint au Belge Mostert, qui battit aisément Soustre et Glatigny. Le racingman Goix jugea préférable de s'abstenir. Il ne lui convenait pas, en effet, de « faire une bêtise » (Goix dit) en fournissant des efforts prématurés. On ne peut vraiment pas le blâmer pour cette sage décision.

Mostert aura certainement l'occasion de le rencontrer quand il sera en possession de tous ses moyens et nous assisterons alors à une belle bataille.

Quant à Rochard, qui triompha dans le 3.000 mètres, il a fait très bonne impression. Il vise, vraisemblablement, à redevenir le grand champion que nous avons connu il y a quelques années. Il a confiance ; ses dirigeants itou. Souhaitons que les championnats d'Europe 1938 lui permettent de renouveler son grand exploit de 1934...

PHILIPPE ENCAUSSE.

Les régates d'Enghien

C'est par une belle après-midi de printemps que se sont déroulées, dimanche, les régates organisées par la Société Nautique d'Enghien, dans le cadre magnifique et verdoyant du lac.

Tout concourait avec ce soleil ardent à la réussite de cette journée bien faite pour des régates à l'aviron : le nombre des engagés dépassait de loin ses devancières, la qualité du sport pratiqué en ce début de saison fut plus qu'honorable ; la lutte fut très serrée dans les treize épreuves inscrites au programme ; aussi la foule venue nombreuse prit plaisir à ce tournoi nautique, l'un des premiers de la saison.

Le parcours de 600 m. se prêtait bien aux débutants qui étaient à l'honneur, avec la Coupe du lac, attribuée aux meilleures performances de cette catégorie dans les différentes épreuves de skiff, double scull, deux et quatre outrigger, et quatre yole. C'est l'Encouragement qui remporta la palme, avec 12 points, mais il convient de féliciter également le C. N. Bourse, second, avec 18 points, et le Rowing Club, troisième, avec 19 points, qui accomplirent d'excellentes performances. La Bourse remporta de justesse le quatre ou-

trigger devant le Rowing, à deux mètres ; ce dernier, avec Dupont, se classa également second, à 0 m. 50, derrière Batillat, de l'Encouragement, et gagna de justesse le double-scull, avec Lecornu et Guyot.

Dans les autres épreuves, comme l'an dernier, la S. N. Lagny s'avère très dangereuse en juniors ; elle remporta le deux et le quatre ainsi d'ailleurs que le deux seniors. Le jeune Dupont, du Rowing, enleva dans un excellent style le skiff juniors tandis que son aîné remportait aisément le skiff seniors. Enfin, le quatre seniors fut l'apanage des bleu et rouge qui, après une lutte magnifique, enlevèrent la victoire à la Basse-Seine, dans les derniers mètres.

Chez les dames, ce n'est pas la Ruche, mais de toutes jeunes débutantes d'Enghien qui gagnèrent facilement et avec souplesse le quatre yole devant le C. N. France (deux nouveaux venus à l'aviron).

Le matin, à Joinville, la Ruche remporta les trois sports féminins d'Académia, par équipes et en individuel avec Mlle G. Richard.

G. LENOIR

Perpignan, champion de France

RUGBY XV

Toulouse (de notre envoyé spécial).
Quelle belle finale de Championnat l'on eut, dimanche, à Toulouse. Un temps idéal, un terrain en excellent état, des milliers de spectateurs disposés à s'enthousiasmer (et l'occasion leur en fut maintes fois offerte!) aux prouesses des joueurs perpignanais et biarrots. Il n'y a pas à ergoter : la Fédération Française de Rugby a connu une journée triomphale.

Deux parties au programme : tout d'abord, la finale du Championnat de France des juniors.

Les espoirs de l'U.S.A. Perpignanaise et ceux du Racing-Club Chalonnais étaient aux prises. Match ravissant, d'un côté comme de l'autre, un déroulement extraordinaire d'adresse, de rapidité et de souplesse.

En fin de compte, les jeunes Catalans battirent leurs adversaires de 9 points, trois essais, à rien.

N'importe. La défense des Chalonnais avait été si brillante, et la façon dont ils acceptèrent leur défaite si chic, que les acclamations du public s'adressèrent aussi bien à eux qu'à leurs vainqueurs, tandis que, en compagnie de ceux-ci, ils regagnaient leur vestiaire.

C'était le moment de la grande finale.

Coup d'envoi pour Biarritz. Tout de suite les tactiques opposées vont accuser la différence, que d'ailleurs on leur connaît. En effet, l'équipe biarrote fait surtout donner sa ligne d'avants, dont le travail est soutenu de façon presque exclusive par les immenses coups de pied de son trois-quarts centre Haget ; tandis que l'équipe catalane ne cherche pas autre chose que de se lancer en des attaques par passes, les avants y participant autant qu'ils le peuvent avec leurs partenaires demis et trois-quarts.

Dans ces conditions, les Perpignanais font une certaine impression de supériorité. En tout cas, leurs mouvements offensifs paraissent plus dangereux que ceux dirigés contre eux.

Il n'en est pas moins vrai que c'est Biarritz qui étreindra le tableau d'affichage. Botant un coup franc des quarante mètres, l'avant biarrot Bourtheyre, réussit le but.

Mais l'heure de Perpignan n'est pas encore venue. Biarritz, au contraire, va accentuer son avance et ce sera sur un coup de théâtre, comme il est très rarement donné d'en voir d'aussi imprévu sur un terrain de rugby.

Voici l'affaire : l'arrière de Biarritz, Sallenave joue le ballon d'un très long coup de pied. Puis, suivant son coup, il arrive sur l'avant catalan Ballini à la seconde où celui-ci a repris la balle. Alors, Ballini hésite étrangement : le ballon à bout de bras, il ne sait s'il doit ou non le passer à l'arrière Porricat. Il s'y décide, mais trop tard ; un cinquième de seconde peut-être a suffi pour que Sallenave se soit mis en situation de reprendre l'envoi destiné à Porricat. Du coup, il n'a plus qu'à fournir une course d'une dizaine de mètres pour marquer l'essai le plus inattendu qu'on puisse imaginer.

But raté et Biarritz, menant par 6 points à 0, après 25 minutes de jeu, n'a vraiment pas à se plaindre.

Cependant, les Catalans sont loin d'être abattus, et ils le prouvent par un redoublement d'ardeur qui a pour effet de mettre en assez grand désarroi l'équipe adverse.



RUGBY XV. — TOULOUSE (par Belino). — FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE. — U.S.A. PERPIGNAN-BIARRITZ O. (11-6). — Les avants catalans viennent de tourner correctement la mêlée et amorcent un dangereux départ aux pieds. L'un d'eux a, néanmoins, le tort de vouloir ramasser le ballon. De g. à dr. : Lefort, Gras, Guiné, Moly, Ithurra, Montagne (1), Cazenove (serre-tête blanc), Palat (baissé), Bourtheyre et Roger Vails (9).



RUGBY XV. — TOULOUSE (par Belino). — FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE. — U.S.A. PERPIGNAN-BIARRITZ O. (11-6). — Les Biarrots sont partis, le ballon aux pieds ; un dribbling trop long est relevé par le Catalan Ballini, que protège son coéquipier Moly. De g. à dr. : Lefort (à terre), Ithurra, Cazenove, Legay, Moly, Lavail (au fond) et Ballini.

RUGBY XV. — TOULOUSE (par Belino). — FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE. — U.S.A. PERPIGNAN-BIARRITZ O. (11-6). — L'ailier biarrot Galey dégage « in extremis » en touche en même temps qu'il est sévèrement plaqué par un avant catalan. De g. à dr. : Lefort, Galey, Sallenave, Bourtheyre, Arizabalaga (au fond) et Palat.

La ligne de buts de Biarritz, très sérieusement menacée, est certes défendue avec toute l'énergie convenable. Pourtant, une attaque par passes catalane, complétée d'un coup de pied de déplacement, va permettre à l'avant perpignanais Cazenave de la franchir victorieusement.

Essai transformé en but. Biarritz n'a plus qu'un point d'avance, et la pression des Catalans ne fait que croître.

La reprise du jeu s'illustre d'une très belle attaque catalane par passes, laquelle, suivie d'un coup de pied de déplacement, manque de peu d'aboutir à l'essai.

L'équipe biarrote est alors nettement dominée.

Une nouvelle attaque par passes se déclenche chez les Catalans ; Desclaux voyant la défense adverse trop bien disposée donne un coup de pied à suivre. Judicieuse idée, en effet, son jeune partenaire Brazès réussit d'extrême justesse à toucher le premier le ballon derrière la ligne de buts de Biarritz.

Essai contesté par certains, mais accordé, je crois à juste titre, par l'arbitre. Au reste, sa transformation en but est manquée.

Alors vient une forte réaction biarrote. Pendant dix bonnes minutes, les Catalans vont en voir de rudes. Haget aura, en effet, l'occasion de tenter d'abord un coup de pied tombé, puis un but sur coup franc en bonne position.

Comment se fait-il que ce « buteur » extraordinaire rate l'un et l'autre ? On se le demande. Mais le fait est que par deux fois les Catalans l'ont échappé belle.

Enfin ils parviennent à reprendre l'offensive. Leur petit demi d'ouverture, Lavail, rapide comme une flèche, troue la défense biarrote et n'est ensuite arrêté que juste au moment où il allait toucher la ligne de buts qu'il visait.

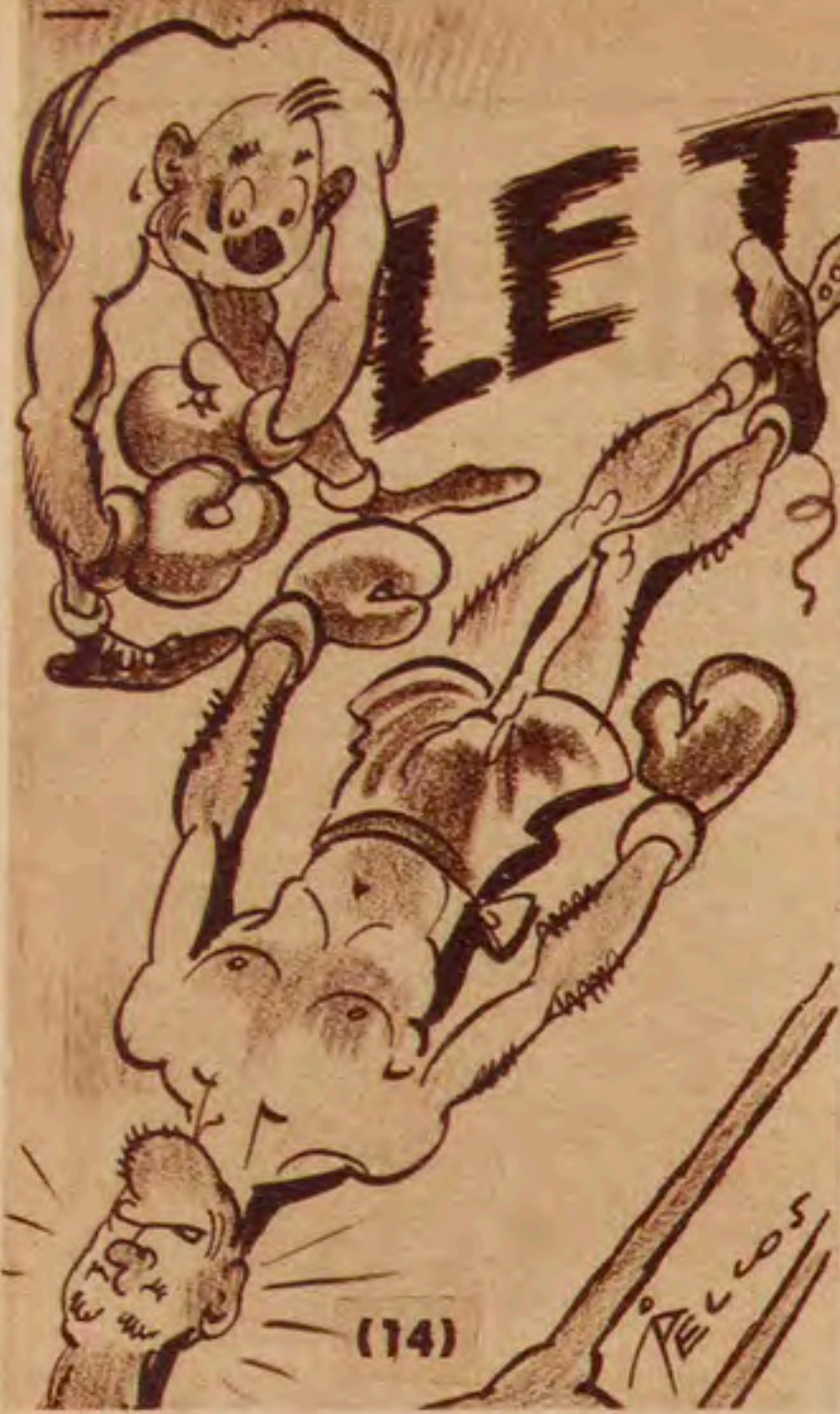
Essai retardé d'une petite minute. En effet, une nouvelle attaque catalane par passes se déroule, et finalement une feinte éblouissante de Brazès lui vaut de marquer un essai de splendide facture.

Ainsi, l'U. S. A. Perpignanaise, victorieuse par 11 points à 6, du Biarritz Olympique, ajouta dimanche, une fois de plus, son nom au palmarès du Championnat de France.

Triomphe légitime. Il arrive souvent qu'un résultat de match soulève des discussions passionnées. Celui-ci fut, au contraire, accueilli de grand cœur par tous les témoins de la partie. Pas une note discordante. L'équipe catalane, par sa rapidité, sa souplesse et surtout par la variété des combinaisons d'attaque de ses demis et de ses trois-quarts, s'était montrée nettement supérieure à sa rivale.

De cela, les Biarrots eux-mêmes convinrent de très bonne grâce, en véritables sportifs, et cet hommage qu'ils rendirent à leurs vainqueurs ne fut certes pas la note la moins plaisante d'un match tel qu'on en voudrait voir toujours lorsque le Championnat est en question.

CHARLES GONDOUN.



Afin de verser l'héroïsme au cœur de leur guerrier, les Tigrettes créèrent un nouvel hymne sur le thème suivant : « Clancy va vous renvoyer le Turc à son harem dès qu'il se mettra sérieusement au boulot. »

Les réseaux de radiodiffusion ABC et CBA décidèrent de ne pas employer de speakers trop calmes et trop précis pour rendre compte du combat parce que les amis du grand public invisible s'étaient plaints de ce que la précision du compte rendu gâchait complètement le sport qui consiste à deviner si c'est l'équipe de Harvard ou Bab Ruth, ou les deux, qui vont être mis k. o.

Joe Williams et Dave Walsh et Dan Parker et tout ces gars-là se classèrent en tête de l'école réaliste parmi les écrivains sportifs grâce à quelques expressions de scepticisme joliment acérées dans lesquelles on appréciait les qualités meurtrières du champion et de son challenger.

Le fameux poème « Tigre aux griffes cramées » fut réimprimé dans six cents journaux et sous forme de pamphlet.

Les honorables MM. Carey et Mac Cutt trouvaient tout cela ravissant. « Qu'on en dise du bien ou du mal, mais qu'on parle du combat » demeurait toujours leur devise et chaque adjectif avait une répercussion sur la recette. Il y avait 191.373 spectateurs payants aux Mora Grounds quand le champion passa sous les cordes pour être marié à Ethel Hoolihan.

L'idée de présenter le mariage juste avant le grand combat, en guise d'attraction supplémentaire, était de Doc. Et vous parlez d'une jolie petite cérémonie que ce fut,

avec Joe Humphreys, le speaker, annonçant les poids de la mariée, du mari et du pasteur qui officiait, et la mariée toute habillée de rouge...

XXIII

Pour une raison demeurée inconnue, Doc Carey envoya Merle affronter Bey « à la régulière ». Les opinions diffèrent sur les raisons qui pouvaient bien avoir poussé le bon docteur à faire ce geste sans précédent. Certains prétendent qu'il fut simplement imprudent ou affligé d'une attaque de succès au cerveau. D'autres rappellent qu'à la suite d'un pari il resta vers cette époque près de trois jours sans presque boire de whisky. Certains experts font également remarquer que Umm Bey était à la main de n'importe quel vétéran de la guerre de Secession, quelle que soit sa condition physique. D'autres savent que les négociations entre Doc, certains juges du combat et Benny Arnold demeurèrent sans effet. Benny avait été arrêté pour le vol d'un poêle chauffé à blanc parce qu'il avait eu l'imprudence, en revenant chercher les cendres, de ne pas respecter un signal de la circulation. D'autre part, un accord privé entre Mac Cutt et Doc lui assurait 25 % des revenus futurs de Umm Bey dans le cas où ce dernier vaincrait.

De toutes façons, les deux gladiateurs allaient disputer régulièrement leur chance quand le Président des Etats-Unis tira les gants au sort, quand Johnny Broderick sortit son premier resquilleur et Gene Fowler son premier adjectif, l'un des plus élégants de son anthologie.

Au cours des quelques secondes qui précédèrent le premier coup de gong, Merle Gillingwater, né à Dovedale, Kansas, jeune homme qui classait le sport du patinage à roulettes dans la même catégorie que l'acrobatie aérienne, ce jeune homme, donc, ressentit soudainement un impérieux désir de rosser l'affreux Turc qui était dans le coin opposé. Au cours de ces quelques secondes inspirées, il passa en revue ses pensées avec la même précision qui vient, dit-on, aux hommes sur le point d'aller s'asseoir sur la chaise électrique.

Il regarda dans son propre coin. Doc s'y trouvait, lui souriant avec un rien de whisky dans l'haleine et ce sourire ne paraissait point laisser présager de torture imminente. Il y avait aussi ce gentil M. Bronson qui l'avait toujours traité

comme un être humain et ne lui avait jamais donné de noms d'animaux. Il y avait encore ce gros George Goodford, tuteur patient et aimable, qui l'avait, grâce à ses histoires comiques, protégé des frayeurs que lui causaient le music-hall et Hollywood. Big George Goodford qui voyait déjà à ce moment une partie de passe dans laquelle il pourrait « envoyer » ses propres dés, dés serties de rubis si son poulain gagnait ce soir. Il y avait enfin les milliers de faces des admirateurs psalmodiant le pieux chant de bataille : « Tue-le, Clancy », et parmi toutes ces voix, celle parfaitement audible de sa femme, de sa déesse dorée, Ethel Hoolihan, l'encourageant de ce conseil conjugal :

— Casse-lui la gueule, mon amour.

Au coup de gong, Merle se leva, décidé à gagner. On peut enseigner à un phoque à jouer du xylophone, Doc et Big George avaient appris à Merle à faire les gestes du boxeur et du combattant. Il fit honneur à la vieille école cette nuit-là. Il boxa et frappa comme les meilleurs et fut loin d'être handicapé par le fait que Umm Bey eût été du gâteau pour n'importe quel crieur de journaux, quelle que soit sa condition physique.

Le Tonnerre Bleu du Bosphore consentit à continuer la bataille au quatrième round, uniquement parce que Mac Cutt réussit à le persuader de la faire grâce à l'argument irrésistible d'un tisonnier rouge à blanc, tisonnier qu'il avait tenu prêt à toute éventualité dans un fourneau portatif placé dans son coin. Vingt secondes de combat avec un Clancy qui commençait réellement à se mettre en action et Umm Bey opta pour le tisonnier rouge qui lui paraissait plus accommodant.

A peu près mis en charpie, il alla à terre pour neuf afin de réfléchir et s'en tint décidément au tisonnier. Il trébucha en avant essayant de s'accrocher et s'attendit au pire. Il s'évanouit dans les bras de Merle comme une admiratrice dans les bras de Clarke Gable.

Le Tigre fit un pas en arrière et prépara l'estocade finale. En reposant cet Européen vraiment très malade, il marcha sur son propre lacet de soulier juste au moment où le Turc chancelait vers lui, essayant toujours de s'accrocher.

Le champion tomba raide en arrière, sa tête heurta le canevase avec un bruit qui fit clignoter les sun-

Roman par DON SKENE
Traduit par Robert BRÉ
Illustré par PELLOS

lights. La puissance de ce coup à la base du crâne fut encore aggravée par le fait que l'équipe des moniteurs de ring avait célébré alcooliquement la naissance de deux jumeaux dans la maisonnée d'un de leurs collègues, un nommé Charlie. Dans la hâte et l'enthousiasme qui avait suivi cette petite fête ils avaient oublié de mettre le feutre habituel sous le tapis du ring. Ce sont pour des choses comme celles-là et pour des lacets de soulier que des guerres ont été déclarées et que des empires se sont écroulés.

L'arbitre Lou Magnolia aurait pu compter un million à l'endroit et à l'envers avant que le Tigre s'éveillât. Il y eut un tacatac de machines à écrire et un tacatac de manipulateurs télégraphiques dans la tribune de presse encerclant le ring.

« Umm J. Bey, de Constantinople, Turquie, est champion du monde poids lourd. Il a gagné le titre, ce soir, par knock-out... »

« Des montagnes du Pays du Croissant nous est venu un guerrier meurtrier, aux poings de feu et au cœur de lion qui a souri dans un masque ensanglanté quand le destin s'est manifesté en sa faveur... »

« Le Tigre Clancy qui terrassa Wong il y a un an dans le même ring n'est plus qu'un chat de gouttière... »

EPILOGUE

Assis dans son bistro favori, Doc réfléchissait. Il y avait deux ans que son boxeur ulcéré, Tigre Clancy, discrédité par sa défaite devant Umm Bey, au cours du seul combat qu'il ait réellement gagné, il y avait deux ans que le Tigre avait disparu du monde de la boxe.

Doc contemplait méditativement Otto, le nouveau serveur allemand. Le garçon était vraiment très grand et Doc souffrait d'une attaque de fièvre de poids lourd. Deux girls du spectacle des « Profanities » entrèrent, vinrent s'installer à la table voisine et commencèrent à parler à haute et intelligible voix.

— J'ai été passer deux semaines avec ma mère à Clover Creek, là-bas derrière Wilkes-Barre, disait Madge à Mae. Ma vieille était très mal fichue, c'est pourquoi j'ai dû demander à Solly de quitter le spectacle. Elle serait certainement morte, aussi sûre que tu es là, si elle n'avait pas eu Mme Gillingwater avec elle. Elle venait tous les jours et arrangeait tous les trucs, tu sais, bouillon de poulet et compote de pommes comme les malades les ai-

match

ment et elle lui faisait la lecture à haute voix. Tout le monde là-bas te dira que Ethel Gillingwater est un ange. Elle soigne tous ceux qui sont malades et elle est le porte-drapeau de l'équipe de girls-scouts de l'Etat. Et elle a organisé une Ligue de la Paix quand on disait qu'il allait y avoir une guerre avec des gaz asphyxiants. Et elle m'a presque fait pleurer à une grande réunion quand elle était habillée tout en blanc et qu'elle chantait une chanson : « Je n'ai pas élevé mon garçon pour qu'il soit chimiste. » Elle est une grosse légume de l'Eglise des Quakers, tu sais, ceux qui croient qu'il ne faut pas se battre et se contenter de tout prendre à la pointe du menton...

« Ils disent tous qu'elle en voit de dures avec son mari. Gillingwater le Gorille, qu'ils appellent là-bas. Il est toujours en train de se battre et les trois derniers shérifs ont été obligés de se sauver de la ville et d'aller demander à la milice d'Harrisburg de les protéger... »

« Sa combine, c'est le hijacking. Tu sais, il vole les « gangsters » et il travaille seul, tu te rends compte ?... Il faut le voir attaquer un camion ! Quoi, mon ami Lefty m'a dit qu'au dernier voyage qu'ils ont fait avec un chargement d'alcool par là-bas ils ont été obligés de se battre avec ce gars-là et Lefty lui-même m'a dit qu'il leur avait fauché leur camion comme Jack Dempsey prendrait son sucre d'orge à un mué. Et Lefty et Big Smitty et le Suédois lui vidèrent leurs chargeurs dessus avant d'être obligés de se dégonfler. Ils disent qu'il bat sa pauvre femme comme un tapis si, par exemple, le beefsteack n'est pas assez saignant et qu'elle ne peut rien faire à cause du truc de l'Eglise des Quakers... Et toi, ma chérie, comment ça marche avec ton danseur de claquettes ?... »

Doc ferma les oreilles pour la réponse à cette dernière question et retourna à ses réflexions méditatives à propos des projets possibles d'Otto, ce nouveau garçon de café qui est vraiment très grand...

— C'est un métier marrant tout de même, la boxe, murmura pensivement le bon docteur.



Tous droits réservés. — « Match » Opera Mond.



CAPACITE VITALE

C'EST à la demande d'un certain nombre de fidèles lecteurs de cette chronique hebdomadaire que je consacre aujourd'hui quelques lignes à la capacité vitale. Vous savez quelle importance les médecins qui s'intéressent à l'éducation physique et sportive attachent à la mesure de cette « capacité vitale » dont vous avez d'ailleurs déjà eu certainement l'occasion d'entendre parler.

Mais qu'est-ce donc que cette fameuse capacité vitale ? Eh bien ! schématiquement comme il est d'usage ici, l'on peut dire que c'est le volume d'air mis en mouvement par le jeu de l'inspiration et de l'expiration forcées.

Si, après avoir fait une inspiration forcée, on expire dans un spiromètre tout l'air qu'il est possible d'expulser ainsi des poumons, on mesure ce que Hutchinson a désigné sous le nom de « Capacité Vitale ».

Comment opérer ? Se placer debout, demi-nu devant le spiromètre ; s'assurer qu'aucune gêne n'existe au niveau de la ceinture abdominale ; exécuter alors un mouvement respiratoire complet, c'est-à-dire une inspiration et une expiration ; puis exécuter une inspiration forcée ; expulser ensuite dans le spiromètre, d'une façon lente et continue, tout l'air que l'on est capable de chasser hors des poumons.

D'après MM. Achard et Binet la capacité vitale peut atteindre : chez un sujet normal, exceptionnellement 4 litres 400 ; chez certains athlètes : 5 litres. Elle peut même dépasser les 6 litres.

D'après le docteur Ruffier, dont le nom fait particulièrement autorité

dans le domaine de la médecine sportive : les poitrines bloquées soufflent péniblement un litre ; les poitrines ordinaires soufflent trois litres ; les poitrines sportives soufflent quatre litres ; les poitrines athlétiques soufflent cinq et six litres.

Il vous reste, amis lecteurs, à essayer de savoir quelle est votre capacité vitale. D'une façon générale les clubs sportifs possèdent presque tous un spiromètre. Voilà qui doit donc faciliter votre tâche. On en trouve également dans un certain nombre d'établissements scolaires, œuvres sociales, etc.

Docteur Philippe Encasse.



■ Un jeune cycliste qui veut bien faire. — A 14 ans 1/2, le mieux pour vous serait d'abord de faire de la culture physique. Les livres traitant de l'entraînement cycliste sont assez nombreux, toutefois vous trouverez tous conseils utiles dans « Vélo 38 ».

■ Marcel Romain, à Barbezieux. — 1° C'est au mois de janvier dernier que l'Alsacien Charles Rutz a reconquis son titre de champion de France poids lourds en battant aux points Di Meglio. Il avait auparavant perdu ce titre sur le tapis vert ; 2° Tommy Farr est âgé de 24 ans, Jimmy Braddock de 32.

■ Ginette la blonde. — 1° La Danoise Hwegger a battu, cette année, le record du monde des 300 m. en 3' 46" 9/10. L'ancien record était sa propriété avec 3' 48" 8/10 ; 2° La Danoise peut être considérée comme une des meilleures nageuses du monde. Elle détient, à l'heure actuelle, dix records mondiaux : ceux des 300, 400, 500, 800 et 1.000 mètres ; 440, 500, 880 yards nage libre ; 200 et 300 m. dos.

■ M. Gourdin. — Vous pouvez vous procurer les nouvelles règles du basket-ball au siège de la F.F.B.B., 45, place Saint-Georges, à Paris.

■ Clodoche et Mimir. — 1° Le record de France du 110 m. appartient, depuis 1928, au Bordelais Sempé avec 14" 8/10. Un seul Français, à ses côtés, fit moins de 15", le puciste Mathiotte, qui, en 1937, réalisa

14" 9/10 ; 2° Le record de Haute-Normandie du 110 m. haies est la propriété de Viel avec 15" 8/10 ; 3° Le record des sélections pour les athlètes français appartient à Noël et Winter (34), André Moulon (30), Ramadier (27), etc.

■ Un fervent du football. — 1° Le plus haut score enregistré par un club en Coupe de France le fut par le Stade Raphaëlois, qui encaissa 19 buts à 0 en 1933 devant l'Olympique de Marseille ; 2° En match international, l'Angleterre battit la France par 15 buts à 0 à Paris en 1906 ; 3° Individuellement, Cartery, de Troyes, marqua 10 buts sur 14 lors d'un match de Coupe de France qui opposait son équipe à l'U.S. de Laon.

■ Jean Moya. — Avons transmis à Apostoli et Ladoumègue ; mais n'omettez pas de fimer vos enveloppes (ou de joindre un coupon-poste).

■ Claude et Charles, Le Havre. — Ignat a gagné, en 1936, les Six Jours de Chicago et, en 1937, la même épreuve et fut second des Six Jours de Paris en 1936.

■ Caporal Hascouët. — 1° Seul Jules Ladoumègue réussit à couvrir les 1.500 mètres en moins de 3' 50" ; il détient le record national depuis 1930 avec 3' 49" 2/5 ; 2° La meilleure performance française en dehors de celle-ci fut réalisée par Normand en 1934 avec 3' 53" 6/10.

■ Sprinter en herbe. — 1° Le Premier Pas Dunlop 1937 fut gagné par Bidaud devant Dalmasso ; 2° Paris-Rennes 1937 fut lieu le 23 mai et revint à Beckaert devant Gamard et Sommers ; 3° Le record français du kilomètre à tandem appartient, en 1914, à Richard-Dayen, performance réalisée à Vincennes en 1923 ; 4° Le record du kilomètre sans entraîneur est la propriété de Lucien Michard, qui, en 1934, à Bordeaux, réalisa 1" 10" 2/5.

■ Admirateur de Huat. — 1° Les champions du monde pour l'I.B.U. sont Angermann (mouches), Al Brown (coqs), Holtzer (plumes), Wouters (mi-moyens), Tenet (moyens), Heuser (mi-lourds). Les titres des légers et des lourds sont vacants ; 2° Al Brown a annoncé qu'il renoncera définitivement à la boxe, mais nous n'y croyons guère. Nous ne pouvons toutefois pas vous dire si vous le

reverrez combattre à Paris ; 3° Non, Georges Carpentier n'a pas l'intention de boxer à nouveau en compétitions. Il remontera, certes, sur le ring ce mois-ci, mais au profit d'une bonne œuvre.

■ Amélie. — 1° Un seul club possède un stade féminin à Paris : Fémina-Sports. Adresses : 3, avenue d'Orléans, les jeudis, samedis et dimanches ; 2° La cotisation annuelle, pour la pratique de l'athlétisme, du basket et de l'éducation physique dans un club féminin parisien oscille entre 60 et 90 francs.

■ Alexandre Jouvray. — 1° Marcel Thil semble avoir définitivement renoncé à la boxe et à ses titres ; 2° Ne pouvons vous donner d'adresse ; écrivez-nous, ferons parvenir.

■ Jules Mercier, à Rouen. — 1° Dans l'épreuve du 110 m. haies, les haies sont placées, la première à 13 m. 72 du départ, la dernière à 14 m. 02 de l'arrivée ; 2° Elles sont au nombre de dix.

■ Admiratrice bordelaise. — 1° Guy et Roger Lapébie sont frères ; 2° Romain et Sylvère Maes ne sont nullement parents ; 3° Le Greys est célibataire, de même que le champion de France amateurs Lemarié.

■ Marcel de Moulins. — 1° C'est dans le Tour de France 1928 que les trois premiers du classement général appartenaient à trois nationalités différentes, le Luxembourgeois Francq ayant triomphé devant le Français Leducq et le Belge Dewaele. 2° C'est en 1935 qu'Antonin Magne abandonna le Tour de France à la suite d'une chute dans le Galibier, alors qu'il était en tête du classement général. 3° En 1930, à l'arrivée de Paris-Roubaix, Jean Maréchal fut déclassé, les commissaires estimant qu'il avait bousculé et envoyé dans le fossé le coureur belge Vervaecke.

■ Admirateur de Cardona. — 1° Ces coureurs n'ont pas renoncé aux compétitions, la meilleure preuve en est qu'ils ont pris part à la majorité des épreuves classiques courues depuis le début de la saison. 2° L'équipe allemande du Tour de France 1936 était formée de Roth, Weckerling, Haendel, Kijewski, Bautz, Heide, Risch, Weiss, Arentz et Funke. 3° Il est plus que

probable qu'une équipe française participera au Tour d'Italie.

■ Fou du sport. — 1° En ce qui concerne la Fédération française de Volley-Ball, écrivez à M. Castellani, 122, avenue Michelet, à Saint-Ouen ; 2° Le siège de la Fédération des Billarquistes de France est 54, boulevard Bonne-Nouvelle, à Paris.

■ Roger M., à Brive. — 1° Le Club Athlétique Français alignera, en 1938, les athlètes de première catégorie suivants : André, Adelheim, Bertelino, Cerutti, Goldowsky, Joye, Hansenne, Keller, Rochard, Vigneron, Winter, etc. ; 2° Le coureur Tostain a été classé individuel pour cette saison.

■ Ernest, sportif italien. — Vous avez raison, nous excusons.

■ Simon, ailier gauche. — 1° L'équipe de France qui fut battue par l'Autriche, par 4 buts à 0, le 12 février 1933, à Paris, avait la composition suivante : Défosse, Van Dooren, Mairesse, Chantrel, Kaucors, Delfour, Kaufmann, Gérard, Nicolas, Rio, Mercier et Langiller ; 2° Le 10 juin 1933, à Prague, l'équipe de France rencontra la Tchécoslovaquie, elle fut battue par 4 buts à 0 et avait la formation suivante : Défosse, Rolhion, Mattler, Delmer, Verriest, Delfour, Polge, Gérard, Veinante, Rio, Lherminier ; 3° Le match France-Belgique eut lieu le 12 février 1933, à Lyon, les deux équipes firent match nul, 2 à 2. Le onze français était formé de : Bessero, Dhuits, Humell, Haïter, Verriest, Schillermann, Illiet, Plovie, Guimbard, Borlemann et Lherminier.

■ Red Star Olympique. — Le siège de la Fédération d'Avion est 93, rue Saint-Lazare, à Paris.

■ Jacques Cottareau, à La Roche-sur-Yon. — 1° Il n'est pas possible de faire un classement des meilleurs footballeurs, mais nous pouvons vous citer comme avant-centres : Courtois, Nicolas, Zattelli, Simonvi, Couard, Rohr, Bakhuys ; 2° Jean Nicolas, qui pratique au F. C. Rouen, est né, le 9 juin 1913, à Nanterre ; il mesure 1 m. 75 et pèse environ 75 kilos.

■ Louis Lajus. — Cette question n'est pas d'ordre sportif, nous vous conseillons de

vous adresser à l'école des mécaniciens de Rochefort, à Rochefort.

■ X., à Fillière. — « Match » ne délivre pas de licences. En ce qui vous concerne, il faut vous adresser au chef consul de l'U. V. P., à Calais.

■ Delahaye. — 1° Le coureur italien Bartali avait laissé entendre l'an dernier qu'il désirait se retirer dans les ordres. Il n'en est plus question pour l'instant, et si le champion transalpin ne participe pas au Tour d'Italie, c'est du fait qu'il a été réservé pour le Tour de France; 2° Bartali comprend assez difficilement le français, mais ne le parle pas.

■ Fervent du cyclisme. — 1° Félicien Vervaecke est né à Dadizele, le 11 mars 1908; 2° Il est plus que probable, sinon certain, qu'Antonin Magne sera au départ du Tour de France 1938. Tonin est né à Ytrac le 15 février 1904.

■ Letrice admiratrice de Vietto. — 1° Avons transmis; 2° En principe, les coureurs répondent aux lettres de leurs admirateurs et admiratrices, mais... sans garantie; 3° Il est plus que probable que Sylvère Maes courra cette année le Tour de France; 4° Le projet de deux tours de France pour 1938 a été abandonné; toutefois, au départ du Vésinet, les coureurs tourneront dans le sens contraire du Tour 1937.

■ Footballeur rouennais. — Seule une pratique constante vous permettra d'acquiescer l'habileté nécessaire à l'exécution des shots puissants et précis. Entraînez-vous à shooter avec un ballon mobile; au début recherchez d'abord la précision, et lorsque vous l'aurez obtenue, vous pourrez accroître la vigueur de vos coups.

■ Nicolas Roger. — A votre âge, il est très difficile de pouvoir augmenter votre taille. Pour essayer de grandir encore, faites travailler vos muscles en élongation, insistez beaucoup sur les mouvements d'assouplissement et, au repos, allongez-vous complètement.

■ L. G. 17. — Avons fait le nécessaire, votre lettre est parvenue.

■ Martial Roger. — Pour la pratique du jiu-jitsu, voyez 62, rue Beaubourg, Paris.

■ A. Guérin. — 1° Il est fort probable qu'Antonin Magne fera le Tour de France 1938; 2° Tonin avait vingt-deux ans lorsqu'il passa professionnel; 3° René Vietto semble retrouver sa forme de 1935, mais il est prématuré de vous dire s'il sera sélectionné pour le Tour de France; 4° Pouvez-vous adresser le numéro 620 de « Match » contre 1 fr. 25.

■ Secrétaire du C. S. P. — La Coupe nationale corporative de Football fut disputée pour la première fois au cours de la saison 1923-1924. Elle fut gagnée par le C. F. M. de Gennevilliers qui battit la S. S. Biscuits Pernot par 1 but à 0. Depuis cette date, la Guaranty Club a figuré cinq fois comme gagnante de cette épreuve et Dunlop-Sports trois fois.

■ Un futur coureur. — 1° Vous avez le droit de participer à des épreuves régionales sans faire partie d'un club. Rien ne vous empêche d'y prendre part à titre individuel; 2° Procurez-vous « la Tête et les Jambes ».

■ Un admirateur du Tour. — Les villes étapes du Tour de France 1938 sont les suivantes : Caen, Saint-Brieuc, Nantes, Royan, Bordeaux, Bayonne, Luchon, Perpignan, Montpellier, Marseille, Cannes, Briançon, Aix-les-Bains, Genève, Besançon, Strasbourg, Metz, Nancy, Reims et Lille.

■ Amateur de tourisme. — Voici les adresses des clubs pouvant vous intéresser : Camping Club de France, 218, bd Saint-Germain; Club cyclo-touriste du XV, 76, rue des Entrepreneurs; Audax-Club Parisiens, 1, place du Châtelet; Kayak-Club de France, 77, rue Vauvenargues; Tandémistes Parisiens, 47, rue Réaumur; Touring-Club, 65, avenue de la Grande-Armée; Club des Amis des Croisières, 10, avenue d'Iéna.

■ G. B., à Pau. — 1° Le siège de la Fédération française des Poids et Haltères est 45, rue de Clichy, à Paris; 2° Le secrétaire de la Fédération internationale est notre confrère André Bourdonnay; 3° Les lutteurs russes, comme les autres sportifs de l'U.R.S.S., ne sont pas encore reconnus par les fédérations adhérentes au Comité national des Sports.

■ Futur international de football. — 1° Les dimensions d'un terrain de football sont : longueur maximum, 120 m., minimum, 90 m.; largeur maximum, 90 m., minimum, 45 m. Les poteaux de buts sont espacés de 7 m. 320, la barre transversale est à 2 m. 44 du sol; 2° Le centre du terrain est marqué visiblement et un cercle de 9 m. 50 de rayon est tracé autour de ce centre; 3° 1 m. 83, 78 kilos et 1 m. 05 de tour de poitrine sont d'excellentes mensurations pour un jeune homme de dix-neuf ans.

■ Marcel, coureur à pied. — 60 m. en 7" 4/5, 100 m. en 12" 3/5, 1.000 m. en 3' sont des performances moyennes pour un garçon de dix-huit ans.

■ Emule de Desclaux. — 1° Les joueurs de rugby à quinze sont amateurs, la F. F. R. ne reconnaissant pas les professionnels; 2° La Ligue de Rugby à Treize a créé, elle, des équipes professionnelles; 3° Non, il n'existe aucun accord entre les deux fédérations; 4° Nous ne connaissons qu'un seul journal essentiellement consacré au rugby, l'hebdomadaire « Rugby », organe de la F.F.R., 61, rue des Petits-Champs, à Paris.

■ Albert - Glady, à Angoulême - Achille aux pieds chromés - Martin, de Rennes - J. Bernhard - Footballeur de Villeurbanne - Futur international du Gers. — Avons transmis aux intéressés.

ACHILLE
aux pieds nickelés.

IMPRIMERIE SAPEL,
98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : H. DESPLANQUES.

LES GRANDS SPORTIFS DE LÉGENDE

LES ARGONAUTES, princes de l'aviron

Pourquoi cinquante beaux gars de la Grèce antique s'embarquèrent-ils, un jour, sur le navire Argos à la suite du capitaine Jason? S'il y avait eu, en ce temps-là, quelque agence Havas et des fils télégraphiques, le monde aurait appris ceci : « Une équipe de cinquante rameurs, au mépris des périls des mers inexplorées, est partie ce matin sur le vaisseau à rames Argos dans le but d'explorer les riches contrées de l'Asie Mineure. »

Information beaucoup trop sèche pour les informateurs du temps, qui étaient nés poètes et conteurs. Il fut donc convenu, et chanté merveilleusement, que les Argonautes s'en allaient par les mers hostiles jusqu'au redoutable pays de Colchide pour y conquérir la Toison d'or.

Ainsi, l'équipe d'Argos commandée par Jason comptait sur les bancs de nage des champions déjà célèbres, Esculape, Lynceus, Castor, Pollux, Nestor, et d'autres moins connus. Le barreur s'appelait Tiphys. Cinquante rameurs, soit cent bras pour vingt-cinq lourds avirons. Par une aurore de printemps, les vingt-cinq rameurs de bois poli frappaient en cadence l'écumette violette de la mer. Et l'Argos dansant sur sa quille pesante s'éloigna du rivage de Thessalie.

Durant des jours et des nuits, et encore des jours, et encore des nuits, les muscles gonflés des rameurs travaillaient sans défaillance, tandis que l'équipe chantait des vieilles chansons thessaliennes. Parfois, les uns après les autres, les équipiers se reposaient et mangeaient des figues ou des raisins confits de Corinthe en buvant dans des coquillages l'apre vin de Chio. Sur la furieuse mer Egéenne des tempêtes assaillirent les rameurs. Des vagues infernales brisèrent des avirons.

Après des milles et des milles, ayant glissé perdu et retrouvé leur route sous le soleil et les étoiles, les Argonautes levèrent les avirons pour aborder en Colchide. Là, Jason s'occupa de l'affaire du métal jaune. Avouons que l'équipe avait bien mérité de dormir sur une toison d'or.

L'affaire étant réglée, l'Argos reprit la mer. Pourquoi la légende aurait-elle menti, qui lresse ainsi le merveilleux palmarès du retour? Tandis que les saisons succédaient aux saisons, les Argonautes ramaient toujours. Ils traversaient la Baltique, ils fendaient l'Océan, ils franchissaient le détroit de Gades, ils bravaient les colères de la Méditerranée, et, triomphants, dans le ruissellement lumineux le leurs avirons brandis comme des torches l'apothéose, ils laissaient doucement se poser la proue de leur bateau de légende sur le blanc rivage de la Grèce maternelle. Saluez, ce sont les princes de l'aviron!

ROBERT VEYSSIE



L'A. B. C. DE LA MEDECINE SPORTIVE
PAR LE DOCTEUR MATHIEU (3)

Mon cœur est adapté... il tient le coup

Nous avons vu, dans le précédent numéro de « Match », que le cœur peut s'adapter aux efforts intenses, de deux manières bien différentes : la première est le cœur hypertrophié, par augmentation de la masse musculaire. Le cœur, bien que gros, reste normal dans son fonctionnement, les clapets fonctionnent bien, la paroi est plus épaisse, il est bien adapté aux efforts, il est plus résistant, c'est donc la solution heureuse.

La seconde est le cœur qui a fini par se laisser dilater d'une manière permanente; c'est le gros cœur dilaté à paroi mince. La pompe circulatoire fonctionne mal, les clapets sont devenus trop petits; c'est donc une solution mauvaise qui relève de la pathologie.

Cette mauvaise adaptation est heureusement peu



fréquente, et les vrais cas de dilatation du cœur sont assez rares.

Il y a donc intérêt à rechercher, comme adaptation, la première solution (cœur hypertrophié) d'abord parce qu'elle est la seule bonne, et ensuite parce qu'elle « donne une garantie de résistance qui empêche le cœur d'évoluer secondairement vers la dilatation »; il est bien évident que si ce dernier possède une paroi épaisse, robuste, de bonne qualité, il a peu de chances de se laisser dilater, et le cœur qui aura été hypertrophié peut se permettre des efforts intenses en n'ayant pas de risques de se laisser dilater.

Nous arrivons donc à cette notion pratique, essentielle au point de vue sportif : les efforts très violents, très intenses, trop prolongés et trop souvent répétés sont capables de donner de la dilatation; au contraire, les efforts judicieusement dosés, bien conduits, entraînent « progressivement » le muscle cardiaque qui se développe et devient résistant. Puis, ce stade d'adaptation obtenu, l'on peut ensuite se risquer aux exercices très violents

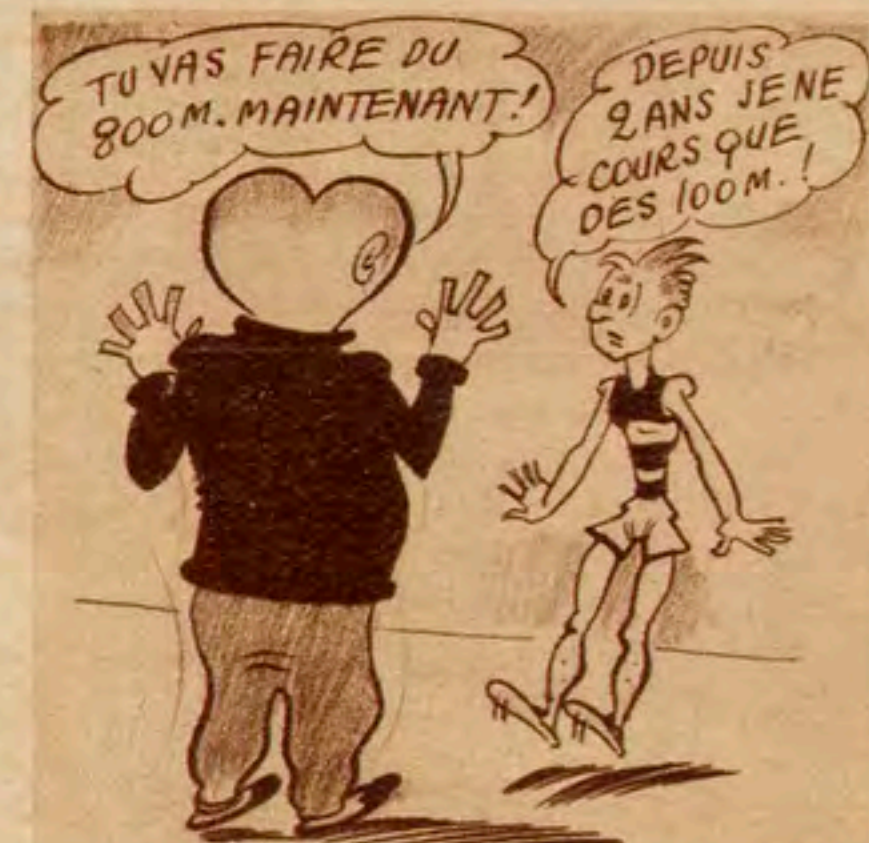
sans crainte de suites fâcheuses. « Il y a » (pour s'exprimer en langage sportif) une période d'entraînement progressif du cœur (qui peut durer plusieurs années) et une époque de performances cardiaques, l'une devant toujours précéder l'autre, pour obtenir de bons résultats. »

Prenons un exemple tiré de la pratique : la course de 400 mètres. C'est, indiscutablement, avec les grandes épreuves d'aviron en huit, la compétition la plus « méchante » pour le cœur. Jamais l'on ne doit, d'emblée, se lancer sur une pareille distance. « Le cœur ne tient pas le coup », et souvent les athlètes qui terminent cette course sont dans le « brouillard ». Une excellente technique consiste à pratiquer de la vitesse pure : 100 mètres, puis 200 mètres, pendant une ou deux saisons (acquisition de la vitesse). Ensuite faire du 1.000 mètres, puis du 800 mètres (acquisition de la résistance). Et ce n'est qu'après cette longue adaptation que vous pourrez essayer le 400 mètres. Sauf certaines exceptions, c'est la seule manière d'arriver brillamment dans cette compétition.

Retenons, en plus, que le cœur, comme les autres muscles, ne peut avoir un bon développement chez les jeunes; l'enfant et le tout jeune homme ne sont pas encore arrivés à un développement complet, et les épreuves fatigantes doivent être mises à l'index.

En fait, et ceci est un point d'observation internationale, les très jeunes « phénomènes » qui, bien avant leur évolution totale, font trop parler d'eux dans les sports pénibles, à gros effort cardiaque, disparaissent assez vite des compétitions de premier plan, l'entraînement cardiaque n'ayant pas été respecté. Aussi les pouvoirs officiels, les fédérations sportives ont-elles fort justement essayé de réduire la fatigue en créant des catégories, soit par âge où les épreuves sont plus courtes, plus adaptées, soit en imposant des victoires répétées dans une catégorie débutante pour participer aux épreuves plus pénibles de la catégorie immédiatement supérieure.

Enfin, pour les enfants, il n'est pas question d'épreuves véritables. Notons que « l'instinct » guide l'enfant vers des jeux où l'effort alterne avec le repos (les vieux jeux de barres, de la balle au chasseur, de l'ours) et, s'il est pris par l'ambiance

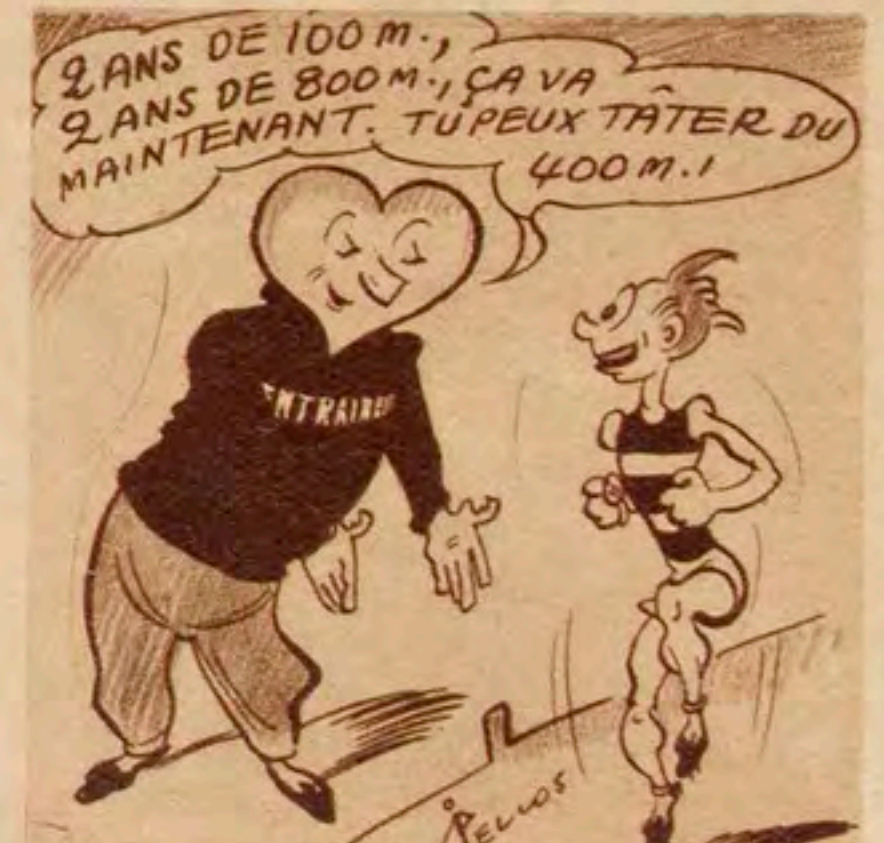


sportive, il a encore de quoi faire en « étudiant le style » : c'est la période de la vie où il est le plus facile d'apprendre la correction des gestes sans grande fatigue, la souplesse étant à son maximum, et l'ignorance du sujet sur la question lui permettant d'apprendre tout très vite « sans avoir à corriger une mauvaise technique qui fait déjà partie de ses habitudes ».

Mais quels sont donc les signes qui permettent de déceler qu'un cœur ne va pas? Qu'il faut s'arrêter ou diminuer sa pratique sportive?

Ce qui étonne beaucoup les familles et les intéressés, c'est d'entendre le médecin parler d'un « souffle » au cœur! Que de fois avons-nous vu des jeunes gens venir nous demander notre avis sur ce signe terrible et mystérieux! Il n'est pas question de transformer ces essais de vulgarisation médicale en un traité de cardiologie, et nous allons simplifier à l'extrême la question :

Le cœur est une pompe aspirante et foulante; si vous l'écoutez, en mettant l'oreille au niveau du



sein gauche, l'on entend deux bruits : l'un est fort, grave et prolongé, l'autre est clair, bref et nettement frappé. Ils ne sont pas causés, comme vous pourriez le croire, par la circulation du sang qui, étant « un mouvement harmonieux dans le même sens » ne provoque pas de sons; ils correspondent à la fermeture brutale des clapets d'admission et d'échappement de la pompe. Imaginez, c'est le cas du gros cœur dilaté, avec fermeture incomplète des valves, que le sang puisse refluer; il va y avoir de ce fait une sorte de bouillonnement du liquide que l'oreille perçoit sous la forme d'un souffle. La constatation de ce signe implique, le plus souvent, une oreille exercée à « l'auscultation » et, seul, l'avis du médecin est valable sur ce sujet. Souvent vous n'entendrez pas un souffle existant et quelquefois vous entendrez un souffle qui n'appartient pas au cœur.

(A suivre.)

RIEN DE MIEUX
QUE LA MOUSSE!



MOI.
JE PRÉFÈRE
LA "SANS MOUSSE"

Et pourtant ils sont d'accord sur ceci :

Pour se bien raser il faut une crème à l'huile d'olive

VOUS AIMEZ LA CRÈME QUI MOUSSE? Alors, c'est une crème à l'huile d'olive qu'il vous faut — la seule — Palmolive! Songez à tous ses avantages! 250 fois son volume de mousse... 10 minutes sans sécher sur la peau... maintient le poil droit sous l'attaque du rasoir... supprime le feu du rasoir... un centimètre suffit. Splendide, n'est-il pas vrai? Essayez donc!



VOTRE SATISFACTION garantie!

Achetez bien vite un tube de crème à raser Palmolive — celle que vous préférez! Employez-en la moitié. Vous serez enchanté! Sinon renvoyez le tube à moitié vide à Palmolive. 20, rue Vernier. Vous serez remboursé sans discussion!

VOUS VOUS RASEZ PAS D'HÉSITATION! SANS BLAIREAU! Adoptez la seule crème sans mousse à l'huile d'olive : Palmolive. Un doigt de crème sur votre visage préalablement mouillé — même à l'eau froide — puis un léger massage, et le rasoir glisse tout seul. Vous voilà impeccable jusqu'à minuit, avec la peau douce et détendue. Quelle simplicité! Quel agrément!



LES SEULES CRÈMES À RASER À L'HUILE D'OLIVE

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

**Le rugby à Toulouse
le football à Paris
et Paris-Tours**



PARC DES PRINCES. — OLYMPIQUE DE MARSEILLE - F. C. METZ (2-1, après prolongations). — C'est dans les toutes dernières minutes des prolongations que Marseille, marquant un second but, remporta pour la quatrième fois la Coupe de France. Voici en action deux des meilleurs joueurs de ce match si longtemps indécis : l'ailier gauche marseillais Kohut et le gardien de buts messin Kappé qui réussit un bel arrêt à un moment critique pour ses buts.